



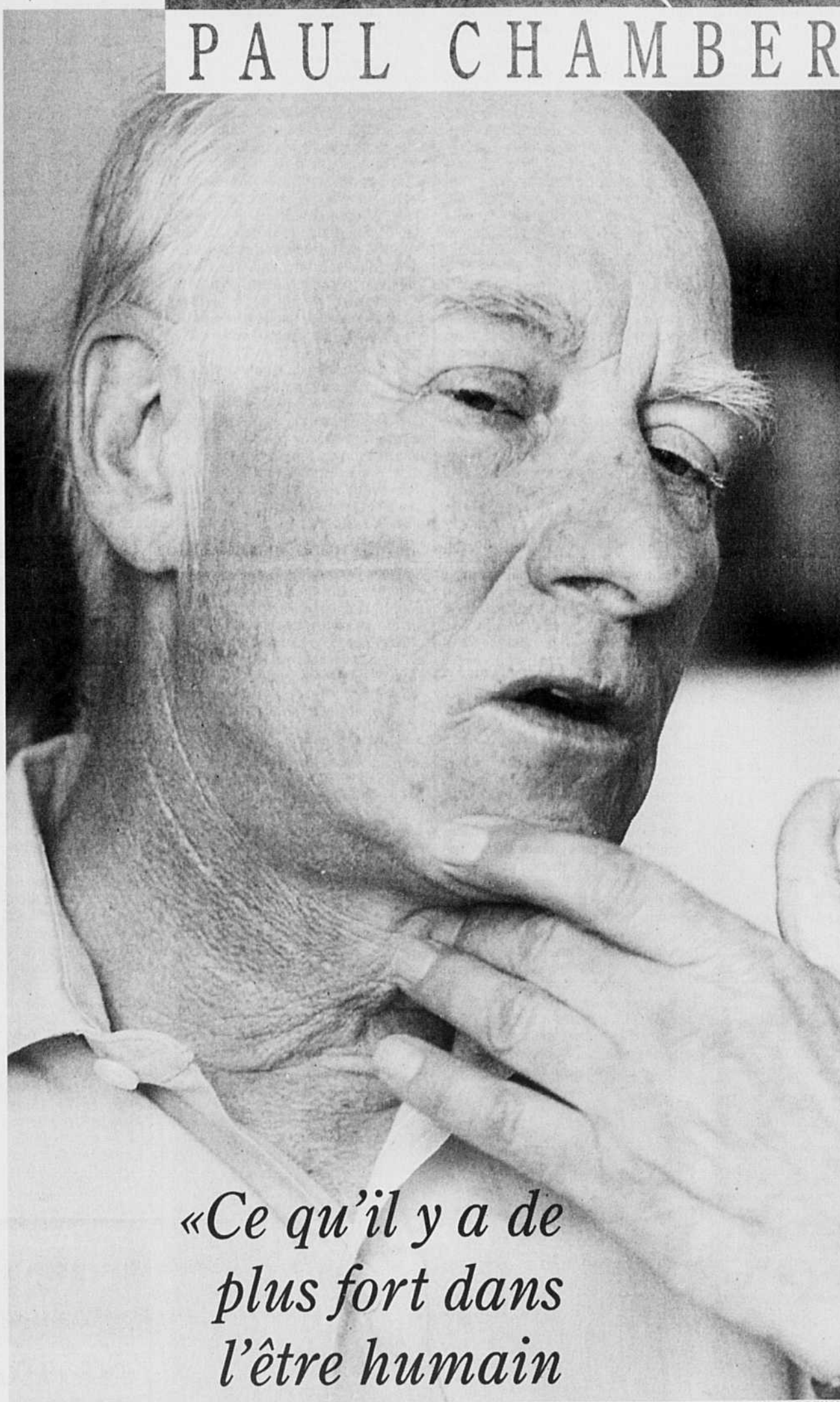
Lettres québécoises Page D 3
Romans étrangers Page D 4
Essais québécois Page D 5



La couleur du confort Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES

LA MYSTIQUE DE PAUL CHAMBERLAND



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Un recueil de poèmes, un autre d'essais: l'automne est à nos portes et ramène Paul Chamberland sur le devant de la scène littéraire. Deux bouteilles à la mer, comme il le dit si bien, qu'il a lancées dans un désir de communion intime entre deux êtres humains, entre le poète et le lecteur. Mystique, Paul Chamberland? Il l'affirme lui-même. Entre les *Psaumes* et *L'Apocalypse*, entre espoir et désespoir, entre poésie et essai, l'homme au sourire paisible confirme qu'à l'écrit, «l'afficheur hurle» encore.

VINCENT DESAUTELS

«*C*e sont des aquarelles?», demande le photographe en indiquant le mur où se détachent quelques cadres foisonnant de couleurs. «Non, ce sont des dessins de ma fille quand elle était enfant», répond le poète avec un sourire paisible. «Elle a été élevée dans un milieu très libre, où les enfants faisaient des dessins érotiques», enchaîne-t-il après une pause. Le photographe et le journaliste s'approchent pour mieux voir. Le dessin représente en effet un couple nu, enlacé de façon explicite, dans une orgie de couleurs enfantines.

Au téléphone, Paul Chamberland avait suggéré de sa voix douce que l'entrevue se déroule chez lui. Quelques jours plus tôt, l'attaché de presse de l'une des deux maisons d'édition qui le publient cet automne (les poèmes aux Noroît, les essais à l'Hexagone) s'était refusé à fixer autre chose que l'heure du rendez-vous: «Je ne voudrais pas choisir un lieu qui ne cadre pas avec ses idées», avait-il expliqué. De toute évidence, on ne rencontre pas Paul Chamberland dans un McDo. C'est très bien comme ça: l'écrivain ouvre son petit intérieur et laisse ainsi entrevoir une facette de lui-même qu'on ne pourrait trouver dans ses écrits.

Son bureau ressemble à tant d'autres bureaux d'écrivain: au mur, de larges bibliothèques en bois blanc accueillent les ouvrages qu'il cite abondamment dans ses essais (Adorno, Baudrillard, Finkelkraut), dans sa poésie (Pasternak, Tsvetaïeva, Jaccottet) et dans ses réponses (tous ces auteurs réunis). Assis confortablement dans une chaise ergonomique, grillant une à une ses cigarettes américaines, l'homme de lettres se réfère constamment à ces livres, d'un geste ou d'un regard, comme pour mieux

VOIR PAGE D 2: CHAMBERLAND

«Ce qu'il y a de plus fort dans l'être humain réside dans ses faiblesses»

RENCONTRES

Poèmes pour tous Festival international de poésie de Trois-Rivières

DAVID CANTIN

Depuis maintenant plusieurs années, le Festival international de poésie de Trois-Rivières est devenu une véritable institution culturelle. Chaque automne, durant la première semaine d'octobre, un nombre considérable de poètes venus du Québec et d'ailleurs déferle dans les cafés, les théâtres, les écoles et les restaurants de la ville. C'est alors que le grand public peut voir la poésie dans tous ses états: de l'écoute attentive ou distraite à la fête la plus bruyante. Qu'on apprécie ou non cette approche démocratique, il faut pourtant en saluer le dynamisme et l'envergure. Encore une fois, on compte plus de 335 activités afin «d'amener les poètes là où sont les gens», pour reprendre les mots de Gaston Bellemare, qui coordonne l'ensemble de la manifestation.

De plus en plus, l'avant-première du festival donne lieu au dévoilement de nombreux prix. Après Paul Chanel Malenfant l'année dernière, c'est Nicole Brossard qui remporte les honneurs du prestigieux grand prix du festival cet automne. À ce titre, il faut souligner la parution de deux recueils marquants dans son œuvre, soit *Au présent des veines* (Écrits des Forges) et *Musée de l'os et de l'eau* (Éditions du Noroît). Selon les membres du jury, ces livres «nous conviennent à un voyage, à une réserve aux textures poétiques pourtant denses [...]». Par ces deux recueils se répondant, Nicole Brossard revisite les lieux de la langue qui l'ont fascinée (langue obsédante, langue de vie et de mort) en en proposant de nouveaux; paroles marquées par un certain lyrisme, rarement présent dans ses œuvres précédentes. Ainsi, durant toute la durée de l'événement, les organisateurs souligneront la présence de Nicole Brossard grâce à une série de lectures et d'entretiens autour de ce travail de synthèse comme de recommencement. Autres attributions importantes, les grands prix Société Radio-Canada 1999 ont récompensé des suites

VOIR PAGE D 2: POÈMES



Mark Tomalty

L'OEIL DE LA
Métropole
DU QUÉBEC
REGARDS INÉDITS
DE 30
PHOTO-JOURNALISTES
INTERNATIONAUX

UN COLLECTIF
PHOTOGRAPHIQUE

120 PHOTOS ILLUSTRANT
LA MÉTROPOLE,
PRISES EN 60 HEURES

réalisé par
PRODUCTIONS DE L'OEIL

EXPOSITION
du 15 septembre au 5 décembre 1999
et du 15 janvier au 27 février 2000

Centre d'histoire de Montréal
335, place d'Youville
Vieux-Montréal
Information : 514.872.3207
www.ville.montreal.qc.ca/chm/chm/htm

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires municipales
et de la Métropole

Ville de Montréal

CHAMBERLAND

SUITE DE LA PAGE D 1

étayer son propos par ce savoir imprimé. De l'autre côté, derrière l'ordinateur — un iMac dont la carcasse bleutée tranche sur la sobriété ambiante —, un paravent dissimule en partie une chambre qui, à bien y penser, rappelle le dépouillement d'une cellule monacale.

Ceux qui connaissent Paul Chamberland ne s'en étonneront guère. À la fin des années 50, bien avant la Révolution tranquille, le poète avait voulu devenir prêtre. «*Staline avait été séminariste, compare-t-il pour sa défense. Les révolutionnaires sont souvent de grands mystiques.*» Cette fibre révolutionnaire, ce rôle de cerbère qu'il a si souvent accepté lui aura tout de même épargné les ordres: «*J'étais en révolte contre ce qu'était devenue l'Eglise.*» On ne l'a pas jugé apte à prononcer ses vœux. La voie mystique de Paul Chamberland a dû emprunter d'autres chemins.

Mystique ou non, cet automne, la voix du poète se fera entendre de double façon sur la scène littéraire. Paul Chamberland aura deux livres en librairie: d'abord un recueil de poèmes, *Intime faiblesse des mortels*, publié aux éditions du Noroit; et un recueil d'essais, *En nouvelle barbarie*, publié chez l'Hexagone. «*Un effet du hasard*», explique-t-il au sujet de ces sorties simultanées. L'écrivain, qui enseigne la création littéraire à l'UQAM, a profité d'une année sabbatique pour mettre la touche finale aux deux ouvrages, en plus de commencer un essai sur la création poétique, nourri des séminaires qu'il anime à l'université.

Le don du poème

«*J'aime beaucoup écrire et la poésie est rare*», confiera cet homme qui se dit attiré par la dimension objective de la prose. Ainsi l'écriture d'*En nouvelle barbarie* a-t-elle précédé celle des poèmes d'*Intime faiblesse des mortels*: «*Je ne pourrais jamais faire un essai de*

longue haleine en période d'activité intense. Mais la poésie, c'est particulier. C'est toujours soudain. Il y a un côté rapide et instantané. Pour l'essentiel, le poème est donné: le poème passe, il est à prendre ou à laisser.» Même en périodes de travail professionnel intense, au milieu des corrections de travaux d'étudiants, Paul Chamberland écrit, s'abandonne aux poèmes qui s'offrent à lui. «*Il y a un côté délinquant à la poésie, s'amuse-t-il, comme si on volait le poème au temps qui passe. Le poème vient par accident.*»

Est-ce là ce qu'on appelle l'inspiration? «*Voilà un très vieux mot auquel on revient sans cesse, soupire Paul Chamberland. Je parlerais plutôt d'un état de création, d'une disponibilité au souffle, au sens premier d'inspiration, mais sans l'exaltation que connote le mot. C'est comme si le poème préexistait à lui-même: il y a surgissement, irruption. Le poète doit être disponible, apte à lui donner forme, sans la lui imposer. C'est un étrange aveuglement lucide...*» Cet état que le poète aime à décrire, la maturité le lui fait mieux entrevoir; si, aujourd'hui, Paul Chamberland peut s'étendre sur l'écriture poétique, voire lui consacrer son prochain essai, le jeune homme qu'il a été ne percevait que très peu ces considérations de vieux sage. «*Quand j'étais jeune, j'étais en proie à un état vif d'émportement. Il ne m'avait fallu que quelques mois pour écrire L'afficheur hurle [Parti pris, 1965]. Ma poésie émanait d'un désir, d'une volonté d'émancipation et d'affranchissement, sans oublier le narcissisme inévitable de la jeunesse.*»

La maturité ne règle pas tout. Il aura quand même fallu quelque temps pour que Paul Chamberland revienne à la poésie. «*Mon investissement dans la poésie est très fort, précise-t-il. Alors, depuis le dernier recueil, le champ poétique était en jachère. Je ne faisais que me répéter, puis, un jour, c'est enfin reparti.*» Le résultat est là, sous le titre d'*Intime faiblesse des mor-*

tels, et, pour en parler, l'auteur reprend l'image de la bouteille à la mer, dont le véritable destinataire n'est nul autre que celui qui la trouve. Paul Chamberland évoque à ce propos une «*adresse à l'inconnu*»: «*Comment un être humain est-il dans un rapport nu avec l'autre, dans un élan de fraternité, pas de promiscuité, dans la distance?*», demande-t-il. «*C'est un humain qui parle à un autre humain dans ce qu'il a de plus intime, en rejetant ce qui nous défigure. Il s'agit de faire entendre la voix de quelqu'un dans le poème en éliminant tout ce qui est poudre aux yeux.*» Attention, mots piégés: en littérature, on serait tenté de décrire cette attitude avec les mots «*authenticité*» ou «*sincérité*», par exemple. Paul Chamberland leur préfère ce qu'il appelle le «*dire vrai du poème*» et qu'il traduit, «*en langage universitaire*», par le mot «*véracité*». «*Être capable de porter, d'assumer sa personne sans les grimaces, les sparages ou les contorsions, et ce, quels que soient le caractère ou le style du poème, parce que ça n'empêche pas de tomber dans le baroque le plus somptueux, si on veut.*»

Cet esprit de communion des êtres ne va pas sans rappeler les élans mystiques de Paul Chamberland. À cet égard, son recueil d'essais, qu'on trouve sur les rayons depuis peu, fait figure de sermon sur la montagne. Car il s'agit moins de plaidoyers structurés que de harangues empreintes d'émotivité, où la logique argumentaire cède aux hauts-le-cœur et aux emportements légitimes. La référence à saint Jean et à *L'Apocalypse*, qu'on retrouve ailleurs dans ses écrits, ne déplaît pas au poète: ne l'appelle-t-on pas le «*Book of Revelations*» dans la langue de Shakespeare? Paul Chamberland confirme avoir fait une œuvre au noir, lui qui fustige en près de deux cents pages la dégradation sociale qu'il constate depuis des années. Mammon, le dieu argent et la nouvelle religion du marché sont désignés comme des idoles à abattre, ainsi que ce qu'il appelle la «*technoscience*», qui ravale l'homme au rang d'esclave de la machine à produire. «*Ce sont des réflexions basées sur l'observation, la critique et le discours délibéré*», estime Paul Chamberland. *L'angle est plus spécifiquement politique que dans mes poèmes.*

À lire ces essais à saveur apocalyptique, qui dénoncent les sombres avenues que prend la société d'aujourd'hui, qui annoncent «*le degré zéro de l'existence sociale*», on serait tenté de voir en Paul Chamberland un homme déçu, confronté aux lendemains qui déchantent après la période utopiste qu'on lui connaît, de *Parti pris à Maimise* en passant par la vie en communauté. «*La déception est une motivation insuffisante*, réplique-t-il. *Il s'agit plutôt d'indignation, d'angoisse et de désespoir, qui sont les mobiles les plus puissants qui m'ont animé. Mais je ne suis pas amer, quoiqu'il y ait un dégrèvement certain, avec ce qu'il comporte de salubre. Au lieu de rejeter ce qui désespère, j'ai choisi d'aller en son centre pour voir ce qui résiste. Ce qu'il y a de plus fort dans l'être humain réside dans ses faiblesses.*»

La lecture d'*En nouvelle barbarie* plonge le lecteur au cœur de ces faiblesses humaines, mais Paul Chamberland confie qu'il garde encore espoir dans le possible humain. Certes, il estime être revenu des rêves d'une autre époque: «*Mais j'ai encore la prescience, le pressentiment du possible. J'en porte des visions, laisse-t-il entendre. Pourtant, proposer une utopie serait faux, à mon sens. Je n'ai pas envie d'être un illusionniste. Alors, je me contente d'une proposition de lecture, à travers laquelle je témoigne. C'est toujours un peu ça, publier un livre.*»

POÈMES
Le Festival de Trois-Rivières accueille aussi plusieurs voix étrangères

SUITE DE LA PAGE D 1

poétiques de deux écrivaines québécoises singulières. Tout d'abord, *Ma Sisyphe*, de Denise Desautels, a valu à son auteur la première place grâce à «*un remarquable tombeau poétique [...] fluide, nuancé, foisonnant d'images justes et émouvantes.*» La seconde lauréate, Louise Warren, s'est distinguée avec *La lumière, l'arbre, le trait*, qui donne à entendre un entrecroisement de voix, de rythmes vocaux et de polyphonies.

Des voix de femmes

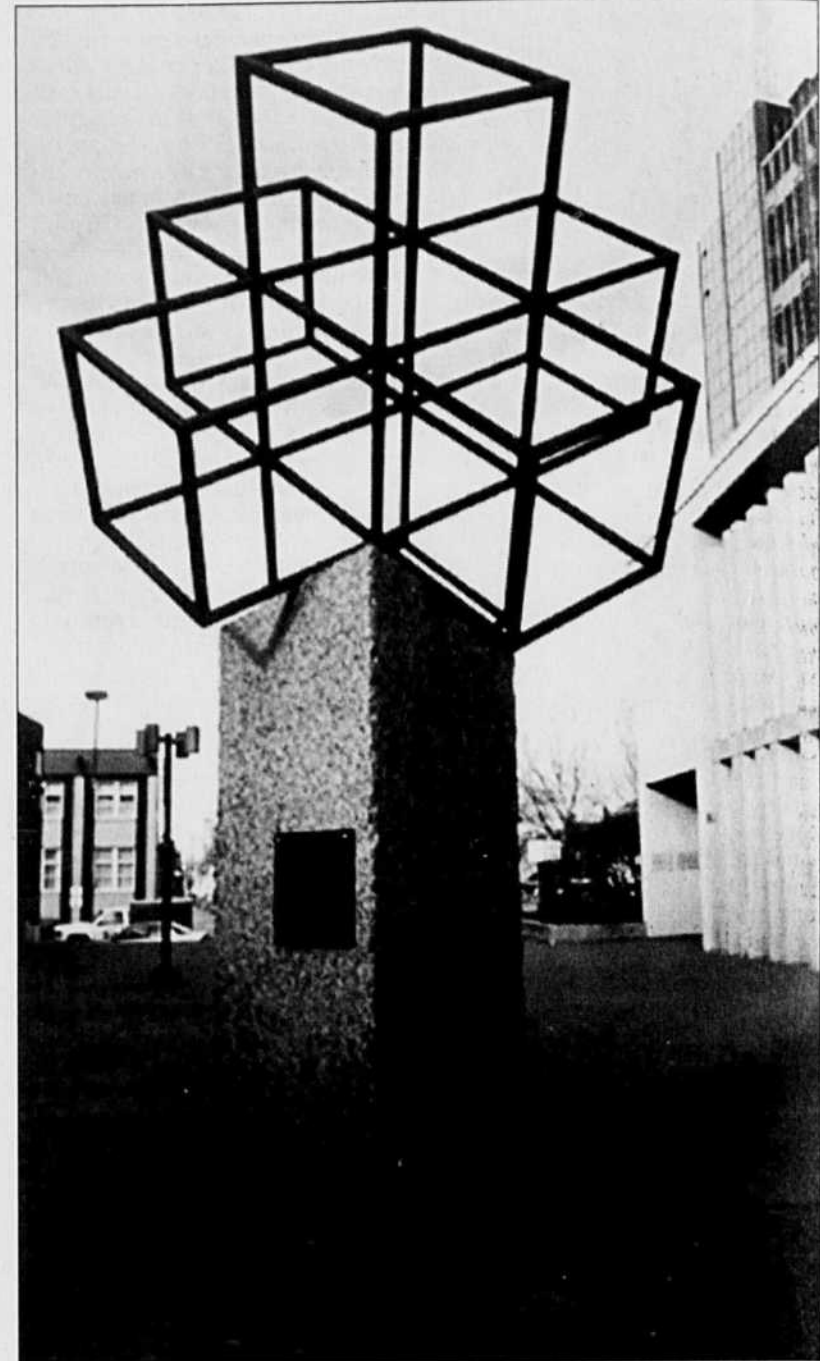
Au fil de l'éclectisme des nombreux récitals, ces choix illustrent néanmoins une certaine tangente prise par l'édition 1999 du festival. Une manière de saluer une sensibilité féminine qui confronte l'expérimentation du langage, le dépouillement émotionnel ainsi que les différentes pratiques artistiques. Peut-être veut-on aussi souligner par là certains tournants majeurs qu'ont pris ces œuvres issues de la poésie moderne québécoise? Quoi qu'il en soit, à parcourir le programme où l'on voit apparaître les noms de Louky Bersianik, Marie Savard, Suzanne Jacob, Louise Dupré, Hélène Dorion, Claudine Bertrand, Marie-Claire Corbeil et Denise Brassard, tel un lien fécond d'une génération poétique à une autre. Du côté des poètes internationaux, Magda Carnici, de la Roumanie, Nadine Fidi, de la Réunion, Colette Nys-Mazure, de la Belgique, ainsi qu'Andrea Moorhead, des États-Unis, sont parmi les têtes d'affiche.

À première vue, il s'agit là d'une façon de voir et de parcourir le Festival de poésie de Trois-Rivières cette année.

Encore une fois, la poésie n'a pas qu'à passer uniquement par l'entremise des lectures publiques; bien sûr, elles composent une grande partie de la programmation. Mais il y a aussi d'autres moyens de découvrir ou de se laisser surprendre par la richesse des voix de la poésie contemporaine. Dans certaines librairies du centre-ville de Trois-Rivières, les rencontres offrent un échange, parfois stimulant, entre les poètes et les lecteurs qui cherchent à confronter un aspect différent dans le processus de création. Également, les expositions-poésie et une douzaine de vernissages permettent de voir les œuvres de 80 artistes en relation avec la poésie et l'œuvre de poètes fort différents. Ce croisement propose un autre accès à l'imaginaire des mots avec ses correspondances visuelles. L'approfondit la lecture du poème tout en surprenant d'autres regards extérieurs. En guise d'exemple, on peut mentionner la collaboration entre la sculpteure Ginette Trépanier et le poète Jean-Paul Daoust au Musée des arts et traditions populaires du Québec. Ou encore les toiles de Michel Madoire, qui s'inspirent des poèmes d'Emile Martel. Les ateliers de création, le cinéma de même que des hommages à Michel Beaulieu, Pierre Perrault et Alphonse Piché complètent ce parcours libre en poésie.

De la poésie du monde entier

Malgré un nombre toujours important de poètes québécois, le Festival de Trois-Rivières accueille aussi plu-



SOURCE: FESTIVAL DE TROIS-RIVIÈRES

Le monument au poète inconnu, à Trois-Rivières.

sieurs voix étrangères. Avec le temps, ces rencontres sont devenues de plus en plus fructueuses. Elles donnent lieu à des échanges, à des découvertes, ouvrant ainsi des brèches entre des imaginaires communs dans le monde. Parmi les présences à surveiller, on souligne d'abord celle du poète français André Velter, également responsable de la collection «*Poésie*» chez Gallimard. À Québec, dans le cadre des rendez-vous des poètes de l'Amérique française, ses lectures de *Zingaro suite équestre* (Gallimard, 1998) et du *Septième Sommet* (Gallimard, 1998) ont déjà séduit les amateurs de poésie en début d'année. Ce retour traduit un engouement pour les recueils qui portent les marques d'une oralité très sensible. Autre nom à mentionner, l'Argentin Rodolfo Alonso est reconnu comme l'un des chefs de file de sa génération avec une vingtaine de livres derrière lui. Faisant suite au passage remarqué de Jaime Sabines, c'est au tour du diplomate mexicain Hugo Gutiérrez Vega de prendre la relève. Traduit par Bernard Noël en France, Israël Eliraz commence à faire entendre sa voix à l'extérieur d'Israël. En Suède, Fredrik Ekelund est aussi un poète majeur en cette fin de siècle. Sans compter d'autres noms venus de la Finlande, de la Turquie, de l'Espagne et d'ailleurs loin que l'Islande. Après ce festival, ce sera au tour de certains poètes québécois de se diriger vers Lyon, le Mexique et l'Afrique. Comme quoi ces rapports entraînent aussi des liens intéressants pour nos auteurs.

N'oublions pas la relève actuelle, le prix Alphonse-Piché de poésie a souligné les premiers pas d'Anne-Marie

Cizeau-Lemercier. Une mention a aussi été attribuée aux textes de Julie Dorval. On découvrira, sans doute bientôt, ces suites de 20 poèmes dans le livre *Poèmes du lendemain 8*. Dernière attribution, le prix Félix-Antoine-Savard de poésie est allé à Bruno Roy pour un long poème sur l'identité paru dans la revue *Le Sabord*. Dans cette situation liée aux enfants de Duplessis, des lectures et des déclarations médiatiques sont à prévoir.

Dans un avenir rapproché, Gaston Bellemare imagine un grand banquet d'ouverture qui réunirait tous les poètes à Trois-Rivières. Du même coup, l'administrateur des Écrits des Forges envisage encore plus d'échanges internationaux. Cette volonté de s'ouvrir aux poésies étrangères a toujours été un facteur primordial de la manifestation. Dans un désir d'ouverture et d'accessibilité, le Festival de poésie de Trois-Rivières arrive toujours à surprendre grâce à ses multiples initiatives. Au fil des ans, rien n'arrête la passion de ses organisateurs. Sur le coin d'un édifice ou d'un commerce, une strophe arrête le regard. À l'heure du dîner, dans certains restaurants, on peut y entendre lire quelques poèmes venus du Maroc ou de la Macédoine. Encore une fois, du 1er au 10 octobre, c'est la voix des poètes qui encerclera la ville et sa mémoire infaillible.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE POÉSIE DE TROIS-RIVIÈRES
Lectures, rencontres, expositions
Du 1^{er} au 10 octobre 1999GROUPE
Renaud-Bray
Librairie
Champlain — Carneau —
PALMARÈS
du 16 au 22 septembre 1999

1	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	27	Dalai-Lama	R. Laffont
2	DICTION.	Petit Larousse illustré 2000	10	xxx	Larousse
3	ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	4	Amélie Nothomb	A. Michel
4	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	47	Gaëtan Soucy	Boréal
5	SANTÉ	Recettes et menus santé	49	M. Montignac	Trustar
6	ROMAN	L'Africaine ♥	14	F. Marclano	Belfond
7	PSYCHO.	Le harcèlement moral	47	M-F Hirligoyen	Syros
8	ROMAN	Une veuve de papier	21	John Irving	Seuil
9	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariane
10	ROMAN	La maladie de Sachs ♥	34	M. Winckler	POL
11	ROMAN	Geisha	32	A. Golden	Lattes
12	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	99	John Gray	Logiques
13	ROMAN Q.	Le pari ♥	31	D. Demers	Q.-Amérique
14	PSYCHO.	L'estime de soi	21	André / Lelord	Odile Jacob
15	SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	24	M. Montignac	Fiammarion
16	FLORE	Les champignons sauvages du Québec ♥	15	Sic/Lamoureux	Fides
17	ROMAN	Océan mer ♥	81	A. Baricco	A. Michel
18	PSYCHO.	Éloge de la diversité sexuelle	2	Michel Dorais	Victor-Levy
19	POLITIQUE	Quand le jugement fout le camp	2	J. Grand Maison	Fides
20	SOCIO.	Dans la tête des filles	3	Catherine Fol	Stanké
21	ROMAN	L'équilibre du monde ♥	32	R. Mistry	A. Michel
22	ÉCONOMIE	Mondialisation de la pauvreté ♥	42	Chossudovsky	Écosociété
23	THRILLER	Et nous nous reverrons...	17	Higgings Clark	A. Michel
24	THRILLER	Apocalypse sur commande	4	Ken Follet	R. Laffont
25	ROMAN Q.	Chronique d'une sorcière de vent	1	Antoine Maillet	Leméac
26	ROMAN	L'enfant de Bruges ♥	17	Gilbert Sinoué	Gallimard
27	PSYCHO.	Le petit livre de la sérénité	4	Jean Gastaldi	Ed. du Rocher
28	ROMAN Q.	Homme invisible à la fenêtre	6	M. Proulx	Boréal
29	ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	44	M. Laberge	Boréal
30	ROMAN	Les particules élémentaires	53	M. Houellebecq	Fiammarion
31	ROMAN	Le calice noir	1	Peter Berling	Libres Expr.
32	ÉSOTÉRISME	La magie blanche (Tome # 2)	2	Éric P. Sperandio	Quebecor
33	ROMAN	Tous ces mondes en elle	1	N. Bisscondath	Boréal
34	ROMAN	La première gorgée de bière ♥	99	Philippe Delerm	Arpenteur
35	ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles ♥	32	Melissa Bank	Rivages
36	SOCIOLO.	Les identités meurtrières ♥	39	Amin Maalouf	Grasset
37	CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	99	Daniel Pinard	Boréal
38	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 03	37	N. Walsch	Ariane
39	BIOGRAPH.	La prisonnière	22	M. Oufkir	Grasset
40	BIOGRAPH.	Les petits bonheurs	13	Bernard Clavel	A. Michel
41	ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	30	G. Gougeon	Libre Expr.
42	ROMAN Q.	Les gens fidèles ne font pas les nouvelles	21	Nadine Bismuth	Boréal
43	ROMAN Q.	Anne Stillman : le procès	4	L. Lacoursière	Libres Expr.
44	ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	57	F. Mayes	Quai Voltaire
45	PSYCHO.	L'intelligence émotionnelle (Tome # 2)	28	Daniel Goleman	R. Laffont

♥ : Coups de cœur Renaud-Bray

1^{er} : 1^{er} semaine sur notre liste

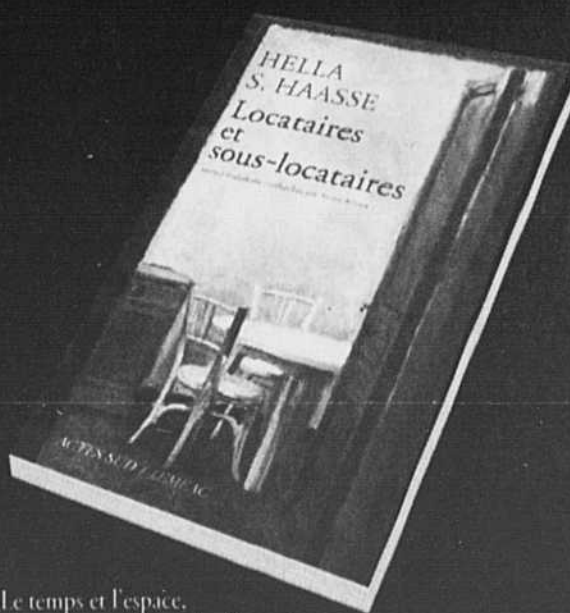
NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

LOCATAIRES ET SOUS-LOCATAIRES

Hella S. Haasse

Traduit du néerlandais par Annie Kroon



«Le temps et l'espace, le bien et le mal, le réel et l'imaginaire sont autant de notions qui, chez elle, n'expriment leur véritable dimension que dans l'ambiguïté et dans le jeu des perversissements réciproques.»

* Ghislain Cotton, *L'Express*

ACTES SUD / LEMÉAC

LIBER

CORPS ET SCIENCE

Enjeux culturels et philosophiques

CORPS ET SCIENCE

Enjeux culturels et philosophiques

LIBER

208 pages, 25 dollars

Léo-Paul Bordeleau

Laurent Bove

Sébastien Charles

Carol Collier

Gabor Csepregi

Rose Goetz

David Le Breton

Erin McCarthy

Pierre Pascual

Colette Quesnel

Georges Vigarello

Florence Vinit

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Le mal, tout proche

LE PASSÉ SOUS NOS PAS

Lynn Diamond
Triptyque
Montréal, 1999, 166 pages

ANIMA

Hélène Jutras
Les Intouchables
Montréal, 1999, 203 pages

Le destin d'une famille, pour peu qu'on soit cynique, peut tenir tout entier dans une simple comptabilité comme celle qu'on trouve dans le prologue du roman de Lynn Diamond: «*Tout part de cette maison dans laquelle un jour nous étions cinq. Des années ont passé. L'un est mort, l'une s'est fait assassiner mais celle qui s'était enfuie est revenue. Puis deux partent en l'espace de quelques jours. Une seule reste à demeure.*» Les Crown, en effet, ont déjà été cinq: les parents, deux filles et un garçon. Le père, un jour, est parti, non sans laisser à sa femme et à ses enfants de quoi vivre. La dernière soustraction, elle, date d'hier: le 3 juillet 1999 très précisément, Leslie Crown, une des deux filles, a été tuée à coups de couteau et mutilée.

Et pourtant, nous sommes chez des gens bien. Les trois enfants, qui sont maintenant quadragénaires, avaient fait des études. Chacun avait une situation: Dave était psychologue; Leslie, l'assassinée, a été comptable; quant à Laurie, la narratrice qui lance le récit, elle est radiologue. Tous avaient quitté la maison pour faire leur vie. Dans les circonstances, on se serait attendu à ce

que la mère et ses deux enfants survivants se réunissent pour pleurer la mort atroce de Leslie.

Mais personne dans cette famille, sauf peut-être Leslie, «*n'avait d'aptitudes pour le quotidien*». Le père, directeur d'usine, était un artificier professionnel. Irène, la mère, quoique fière de ses grossesses, n'a jamais aimé les enfants et ne voulait pas en avoir; elle rêvait d'être journaliste et femme du monde, de débattre de vastes questions et de défendre les nobles causes — les droits des Noirs, la misère du Tiers-Monde — qui ont occupé le quotidien et l'imaginaire de tant de bourgeois occidentaux dans les années 60. Or Irène n'a pas été une intellectuelle progressiste; elle a renoncé, non sans amertume, à ses ambitions et plutôt vécu comme une bourgeoise entretenue, guettée par la névrose, contente finalement d'avoir connu le luxe grâce à son mari.



Robert Chartrand

Quant à ses enfants, elle a mené à bien leur éducation. En fait, elle n'a haï que Laurie, belle, libre comme elle-même aurait voulu l'être et qui se serait mieux débrouillée qu'elle dans la vie; Laurie qui semble avoir deviné la mauvaise foi et les compromissions de sa mère et qui est la seule des trois enfants à être vraiment partie de la maison familiale.

Des vies éclatées

Car Irène a été et demeure, à 74 ans, un pôle d'attraction. En dépit de son indifférence, elle est la *mater familias*, un brin folle, auprès de qui Leslie et Dave n'ont pu s'empêcher de revenir après leurs divorces respectifs. Chez les Crown, d'ailleurs, le divorce serait une sorte de tradi-



tion inaugurée par les parents, une tare, un gène récessif. Irène, à la suite du sien, s'est mise à dériver. Dave, lui, a abandonné la psychologie pour devenir libraire. Après avoir dirigé des thérapies, il en suit une à son tour, alors que Leslie, la victime assassinée de l'histoire, a choisi de régresser dans les jupes de sa mère.

Quant à Laurie, qui vit aux États-Unis, elle n'est revenue parmi les siens que pour les funérailles de sa sœur. Elle ne dit rien de sa vie actuelle, préférant s'en tenir au passé et notamment à ses frasques de jeunesse; son frère Dave et elle auraient pu mal tourner: tous deux se sont gavés de drogues les plus diverses, les douces comme les dures. Mais tout cela est révolu, ce n'est plus que «*le passé sous nos*

pas», des souvenirs qu'on piétine, qu'on croyait enterrés à jamais et qui ressurgissent à la faveur d'une mort sordide.

Outre la grand-mère Irène et sa fille Laurie, il y a une autre narratrice dans ce récit, qui appartient à la nouvelle génération: Minnie, la fille de Dave, qui n'a que 15 ans. Ayant grandi parmi des adultes divorcés — ce qui ne la scandalise guère mais justifie son cynisme —, elle diagnostique avec beaucoup de justesse, après avoir lu des manuels de psychologie, l'état maniaco-dépressif de sa grand-mère et de son père. Elle rage parfois contre sa grand-mère, fraie avec le petit monde de la porno, se lie d'une amitié amoureuse avec un sidéen. Ses auteurs préférés sont Gide et Mauriac qui, chacun à sa façon, s'y connaissent en matière de dissection de rapports familiaux...

Le roman de Lynn Diamond n'est cependant pas l'histoire de quelque nid de vipères, mais plutôt celle d'une constellation familiale, comme la désignent parfois les psychologues, dont les membres-planètes s'éloignent les uns des autres, puis se rapprochent de nouveau. La famille Crown est un petit univers dont les lois sont aussi mystérieuses que celles du grand; à l'instar de celui-ci, la famille a d'abord été en expansion, puis elle s'est contractée. Avant, peut-être, de se désintégrer un jour prochain.

Univers douillet et mortifère, s'il faut en croire Laurie, dont les cinq protagonistes de départ ont tous tenté de se suicider: «*Tentatives échouées sur plusieurs années, racontées comme des anecdotes, éparpillées*

dans les humeurs de chacun, qui nous octroyaient le drame — petit et grand se confondaient, il nous en fallait un — de la journée. Ensuite, personne n'en faisait mention, jamais.»

Une mort indifférente

Voilà un récit à trois voix qui n'en sont peut-être qu'une seule — celle de Laurie, qui convoque et invente les deux autres —, très simple dans chacun de ses 93 courts chapitres. Mais quelle architecture d'ensemble! Dans cette famille où l'on escamote les questions les plus graves, personne ne paraît particulièrement chagriné par la mort pourtant atroce de Leslie. La police mène son enquête, mais la famille, elle, n'est pas avide d'éclaircissements. Se pourrait-il que cette pauvre Leslie soit la victime désignée des maladies de ses proches? Quoi qu'il en soit — et c'est là une des plus belles énigmes du roman de Diamond —, son assassinat, qui a eu lieu le 3 juillet 1999, se poursuit pendant littéralement douze jours, c'est-à-dire pendant tout le temps même du récit. Ainsi, comme l'indique le titre d'un chapitre, le 7 juillet serait le «*cinquième jour du meurtre*».

Bref, le mystère de l'assassinat et sa réponse sont disséminés dans chaque ligne du roman, parmi les remarques et souvenirs d'Irène, de Laurie et de Minnie. Leslie a été tuée par quelqu'un, certes, mais elle a également pu mourir de la jalousie de sa sœur, ou de sa propre différence scandaleuse: Leslie, elle, savait s'accommoder de la réalité.

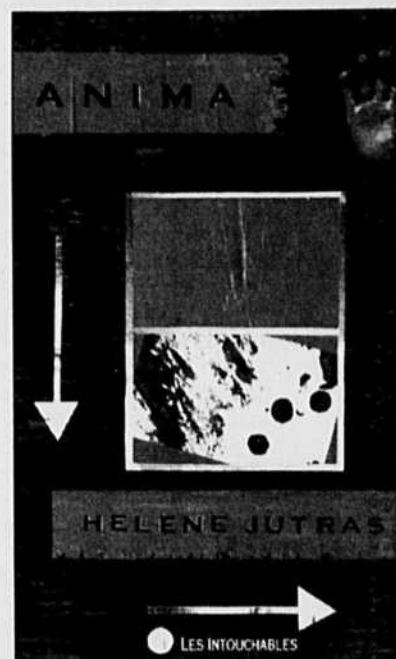
Dans *Nous avons l'âge de la terre*, un recueil de nouvelles que Lynn Diamond avait fait paraître en 1994, un de ses personnages affirmait: «*Je crois à l'injustice totale de la naissance [...], que chacun de nous est une poussière de siècles.*» La famille Crown, dans *Le Passé sous nos pas*, l'illustre superbement.

Le règne de l'opinion

Autre constellation, navrante celle-là. *Anima*, qu'on présente comme «*la première œuvre de fiction*» d'Hélène Jutras, fera-t-il autant de bruit que les deux petits articles parus dans *Le Devoir*, en 1994, sous le titre «*Le Québec me tue*» et qui ont été

publiés en volume, accompagnés de réponses à ses détracteurs, en 1995? *Anima* n'est en tout cas ni un roman ni une longue nouvelle, pas plus que *Le Québec me tue* n'était un essai. Il s'agit plutôt, même si les détails de l'histoire sont inventés, d'un autre «*texte d'opinion*», de la même farine que ceux qu'on oblige les élèves des écoles secondaires à rédiger. *Anima* est le long, très long soliloque d'une jeune fille qui décide un beau jour, à la suite d'un ras-le-bol qu'elle n'explique pas, de se débarrasser de tout son entourage. Tout le monde y passe: son copain-amoureux, sa patronne, sa grand-mère, son père, son ex, et même son meilleur ami. C'est la grande liquidation du passé et du présent, sous la forme de discours-réquisitoires adressés à chacune de ses victimes, et qui les laisse fort commodément sans réplique. La jeune narratrice est alors en mesure de partir, pour voir ailleurs si d'aventure elle s'y trouverait. Cette «*anima*» qu'elle recherche, ce souffle vital qui s'appelait autrefois l'âme se trouve-t-il au bord de la mer ou dans une grande ville? Les lecteurs que ne rebutent pas la bouillie idéologique et un langage «*tsé veux dire*» pourront s'acharner à le découvrir.

rchartrand@videotron.ca



URBANISME

La ville de toutes les audaces

BARCELONE OU COMMENT REFAIRE UNE VILLE

Béatrice Sokoloff
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 1999, 214 pages

CLAUDINE DÉOM

Connue par plusieurs pour les réalisations hautes en couleur de l'architecte Antonio Gaudi, Barcelone a pourtant été — et demeure toujours — un cas d'étude intéressant en regard de la discipline de l'urbanisme. C'est du moins ce que nous révèle un récent ouvrage de la sociologue et urbaniste Béatrice Sokoloff, qui a consacré de nombreuses années à l'étude de Barcelone. Certains seront peut-être surpris d'apprendre que la ville figure comme une pionnière de la planification et de l'aménagement du territoire. En effet, parmi les premiers

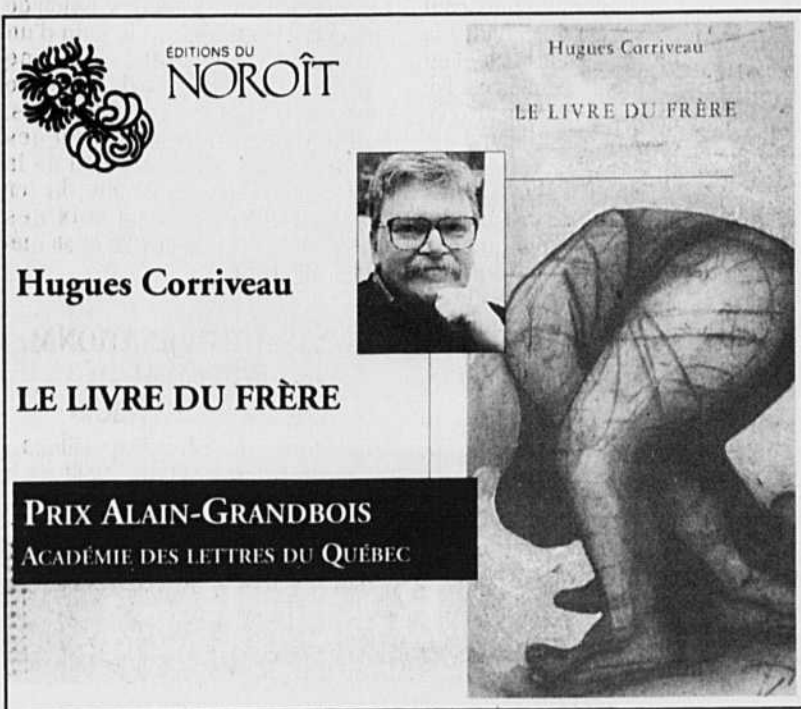
plans de l'urbanisme moderne, celui de l'extension de Barcelone (novateur en raison du tracé de ses grandes artères de circulation entretenant un lien étroit avec les îlots résidentiels) est l'œuvre d'un ingénieur catalan, Ildefonso Cerdà. Datant de 1859, ce plan — ainsi que le traité qui en découlera quelques années plus tard — jette les bases de cette science qui n'en est qu'à ses premiers balbutiements au XIX^e siècle.

L'auteure, professeure à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal, s'intéresse plus particulièrement aux vingt-cinq dernières années de l'histoire de la ville, à un moment où d'importants changements socioéconomiques surviennent en Espagne, à la suite de l'ère Franco. Au sein des milieux de l'architecture et de l'urbanisme, on assiste alors à une critique de plus en plus manifes-

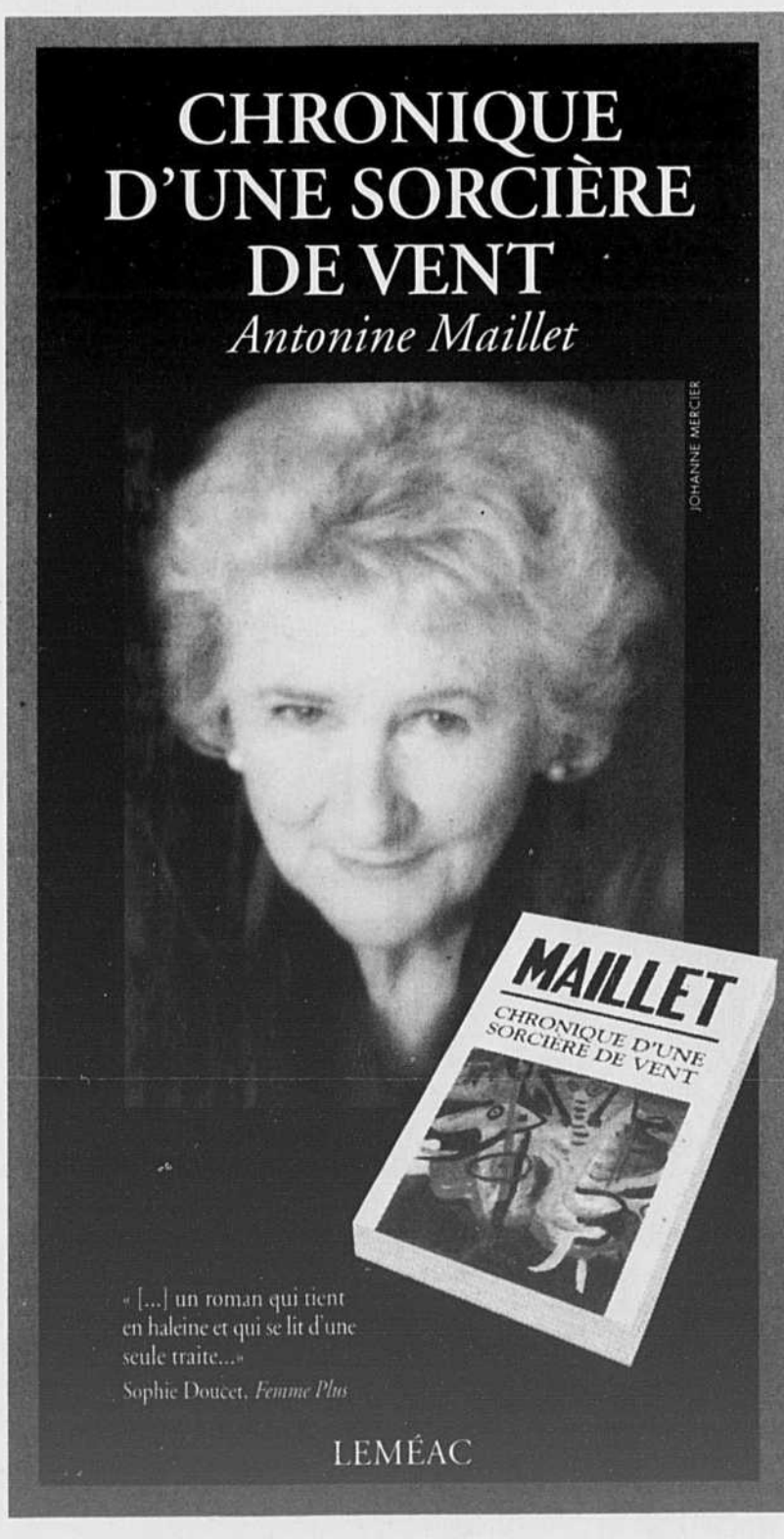
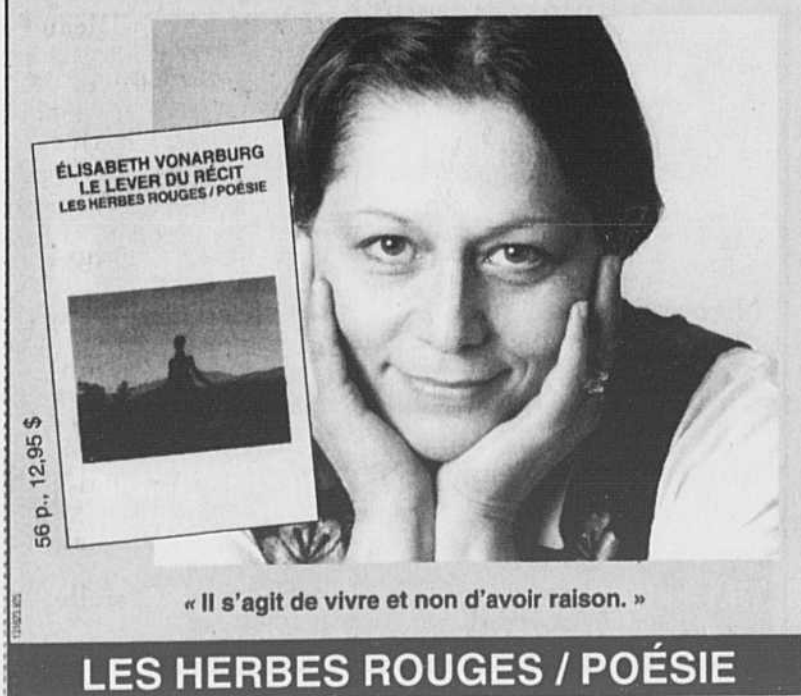
te de l'urbanisme fonctionnaliste, pratique qui s'est développée au cours de l'après-guerre et qui se résume essentiellement à la démolition de grands pans de villes européennes et nord-américaines (Montréal n'était pas en reste dans ce mouvement: la disparition de plusieurs quartiers tels que celui autour de l'immeuble de Radio-Canada ou celui qu'occupent maintenant les habitations Jeanne-Mance sont un triste reflet de l'attitude de l'époque face au tissu urbain ancien). Dans ce mouvement général de redéfinition de l'urbanisme, Barcelone, renouant avec sa tradition de planification du siècle précédent, a su relever le défi de «*reconstruire la ville*» en se réappropriant des espaces abandonnés ou sous-utilisés, à la fois dans ses quartiers anciens et plus récents, afin d'y aménager des places publiques. Même s'ils sont parfois

très modestes, les projets de transformation d'espaces devenus vacants ou en friche ont eu l'effet heureux de consolider la trame des quartiers.

Dans le passé, de nombreux ouvrages, de nature souvent trop théorique, ont paru sur l'urbanisme, mais ils ne s'adressaient qu'à une clientèle très ciblée. Ici, malgré un texte parfois un peu lourd, l'abondante iconographie ainsi que les nombreux exemples concrets de réaménagement — habilement localisés par des cartes géographiques — font de cet ouvrage une contribution originale (et appréciée) sur le sujet de l'urbanisme contemporain. Avis aux lecteurs fascinés par l'espace urbain: voici une lecture accessible qui vous permettra de découvrir une Barcelone hors des sentiers battus et surtout de comprendre la ville et ses différents quartiers.



ÉLISABETH VONARBURG Le Lever du récit



HENRI LAMOUREUX

Henri Lamoureux
Les dérives de la démocratie
Questions à la société civile québécoise

essai
19,95 \$

Un regard lucide sur la qualité de notre vie démocratique et sur les dérives qui la menacent.

vib éditeur
www.edvib.com
La passion de la littérature

LIVRES

LE FEUILLETON

Y a-t-il déjà eu un âge d'or?

LES PAROLES LA NUIT

Francesco Biamonti
Traduit de l'italien
par François Maspero
Éditions du Seuil
Paris, 1999, 220 pages

En Italie, on a souvent comparé Biamonti au poète hermétique Eugenio Montale (1896-1981). L'apreté de sa prose, sa densité, son sens du raccourci, son lyrisme retenu, son pessimisme aussi, en font en effet davantage un poète qu'un romancier à proprement parler. Né en 1933 dans l'arrière-pays de la Ligurie (comme Montale), où il vit toujours dans le moulin à huile de son aïeul qu'il a aménagé, Biamonti est de cette sorte d'homme qui vit et écrit la nuit, entre lectures et musique, qui n'a pas de téléphone et qui a toujours pris le temps de faire les choses, laissé le temps à la mémoire de se rappeler à lui, car, se plait-il à dire, «*en s'acharnant, on obtient l'effet contraire*». Ainsi n'est-il arrivé à l'écriture qu'à l'âge de cinquante ans avec un premier roman, *L'Ange d'Avrigue* (1981), dont Italo Calvino remarqua aussitôt la nouveauté en le décrivant comme un «*roman-paysage*». Reconnu dès son apparition dans les lettres italiennes, Biamonti n'a pourtant jamais songé à une carrière littéraire, préférant la culture des arbres fruitiers et des mimosas, l'élevage des abeilles à la gloire fragile et un peu abstraite de l'homme de papier.

Je vous avais parlé en ces mêmes pages (*Le Devoir*, 29 octobre 1996) de son dernier livre, *Attente sur la mer* (Seuil), un livre dense et très beau où la description des lieux, des actions, passait essentiellement par le paysage et sa lumière. Je vous disais qu'en fait tout était chez lui paysage et lumière (Biamonti s'est beaucoup intéressé à Cézanne, et on le comprend à l'importance qu'il accorde aux rochers et à la nature, belle dans son austerité). Mais non pas paysage-décor que l'écrivain aurait peint dans le détail pour accroître la beauté de son roman ou en augmenter l'effet spectaculaire (ses descriptions sont toujours extrêmement brèves), mais paysage comme on dit d'un paysage intérieur, toujours à la jointure d'une réalité trop forte, trop insaisissable pour être traduite, et d'une mémoire qui en creuse le temps et la perception. Que ce qui parlait dans ce paysage, c'était le «*lieu*» et son histoire humaine, et que les personnages qui y évoluaient souffraient autant de ce que ce lieu avait perdu que de ce qu'ils avaient perdu en leur lieu (leur part d'humanité, c'est-à-dire leur inscription dans un sol, une lumière, un espace sensible). D'où cette teinte mélanco-

lique qu'on trouvait dans tous les récits de Biamonti. Cela est encore vrai pour son dernier roman, *Les Paroles la nuit*.

La fin d'un monde

Comme dans ses précédents romans, c'est encore la Ligurie qui en est l'acteur principal, c'est-à-dire la victime. Envahie peu à peu par la canaille, la mafia, les spéculateurs qui développent la côte, une jeunesse désœuvrée, turbulente et qui ne sait plus vivre; sillonnée la nuit par des clandestins qui fuient leur pays (des Bosniaques, des Africains, des Arabes, des Albanais) pour se rendre en France (qu'ils croient encore une terre d'accueil), et qui s'entretient parfois; désertée par ses habitants, dépeuplée par ses nouveaux arrivants... la Ligurie est à l'agonie. Elle est en train de perdre et son âme et son histoire. Leonardo, qui est ici le héros principal, est revenu au pays.

Maintenant il a peur et se sent surveillé. On lui a tiré dessus une nuit. Il s'en est heureusement tiré avec une simple blessure à la jambe. Après son rétablissement, on le retrouve fréquentant quelques étrangers venus s'installer aux alentours, sans doute parce que chacun d'eux est venu y chercher quelque chose du passé, ou y saisir quelque chose d'un temps infini. On y traverse les sa-

sons, entre la montagne, le ciel et la mer, les rochers, les oliveraies, les mimosas et les lichens. On assiste à des aventures éphémères et simples, souvent faites de lumière et de mer, de bribes de vent. Mais on sent bien que tout cela est fini. Que c'est la fin d'un monde. D'un monde antique.

«Dans le ciel, des agonies lumineuses...»

J'aurais aimé pouvoir vous dire que j'ai autant apprécié son dernier roman que le précédent, que j'y ai retrouvé le même éblouissement. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Malgré la beauté de certains passages, j'ai plutôt eu l'impression de me retrouver devant du Biamonti remâché, du moins se montrant incapable de se renouveler.

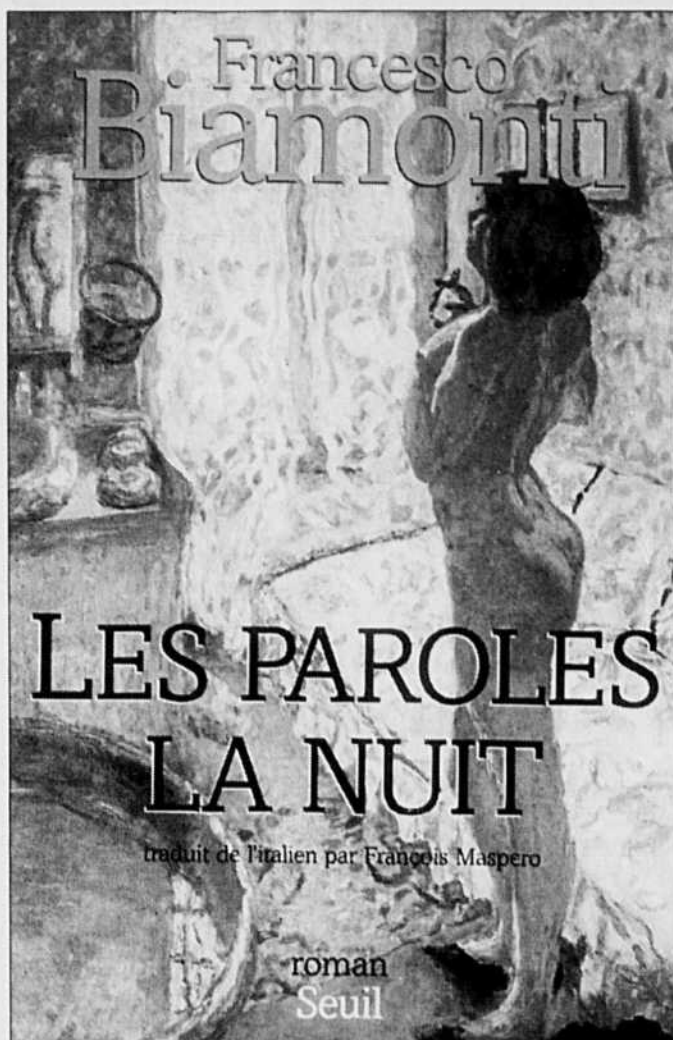
Certes trouve-t-on toujours chez lui de superbes phrases: «*Il y tombait des feuilles laminées de rayons*»; «*Que restera-t-il un jour de mes oliviers et de leur pureté franciscaine? De leurs lichens, de leurs moisissures? Ils travaillent jour et nuit, sous le soleil et sous les étoiles, pour atteler la terre au ciel*»; «*Pour lui la beauté évoquait toujours un sentiment de privation. Elle lui donnait envie de blasphémer. Elle évoquait un ailleurs*... Mais elles ne suffisaient plus à soutenir l'édifice romanesque. Elles s'offrent plutôt comme de belles échappées se plaquant sur un paysage que nous n'arrivons

plus à voir tellement il est convenu, prévisible (surtout pour qui aurait déjà lu Biamonti). «*Des agonies lumineuses*» — comme l'observe le narrateur dans son ciel?... Force est d'admettre que le récit souffre d'un flou poétique qui n'aide ni à comprendre ni vraiment à croire à son histoire. De ses paroles j'ai donc surtout ressenti la nuit, traversant son roman comme si j'étais aveugle, qu'il faisait toujours nuit (alors qu'une bonne partie du roman se passe le jour). Et tous les personnages que j'y ai croisés n'y ont rien changé. Ils apparaissent sans crier gare, venus de nulle part, tombant dans le récit pour échanger quelques mots ou nous livrer quelque petit secret, des bribes de leur passé ou de leur sagesse, disparaissent de nouveau avant d'être retrouvés quelques pages plus loin, sans jamais prendre racines ou atteindre leur densité. C'est très agaçant. Par là, je ne veux aucunement laisser entendre qu'un roman doit exposer clairement son intention, se construire de manière linéaire ou éviter tout «*flou poétique*». Il est des réalités qui trouvent difficilement leur langage ou leurs mots, qu'on ne peut souvent que suggérer, laisser entendre à travers des images sonores, par approximations successives, par un découps apparent mais qui a son sens. Là n'est pas la question.

Je me demande plutôt si Biamonti n'est pas trop pris, trop enligné dans le paysage de son enfance, s'il ne manque pas parfois du courage de celui qui, sans oublier son passé, est prêt à accueillir le présent avec tous

ses outrages, toutes ses folies, toute sa cruauté. Ce qui ne le conduirait d'ailleurs nullement à l'admettre «*tel quel*» (s'il se doit d'être un interprète de son temps, une sorte de chroniqueur, l'écrivain le mesure souvent à l'aune de ses valeurs, du monde qu'il voudrait voir exister autour de lui), mais au moins à ne pas lui opposer une sorte d'âge d'or où les choses, les hommes «*étaient*». Et c'est précisément l'impression qu'on a à la lecture: qu'un monde a disparu et que celui qui le remplace est d'une laideur absolue. Bien loin de moi l'idée que nous allons vers un mieux-être ou que ce que le monde nous offre aujourd'hui comme spectacle nous promet des lendemains radieux. Quiconque observe le monde actuel et y réfléchit ne peut, hélas, que constater la fin d'une certaine histoire, du sens du politique, de ce qui pouvait encore subsister d'humanisme, l'absence de mémoire et d'expérience sur quoi l'on juge aujourd'hui de la force, de la vitalité, le gâchis du progrès, la souillure de ce qui reste encore de beauté en ce monde; et puis, une sorte de vulgarité générale qui n'est qu'une énergie pure, barbare, soutenue par le commerce qui voudrait que nous soyons tous acéphales et éternellement jeunes parce que le désir y est plus modelable, plus influençable, plus énergivore aussi (la jeunesse a besoin de brûler du carburant, de tous les carburants). En revanche, comme l'admet Leonardo à la fin du récit, le «*calme des villages* [qui protège] des délires», cela n'a peut-être «*jamais été*» non plus!...

denisjp@mink.net



Jean-Pierre
Denis
♦ ♦ ♦

ROMANS AMÉRICAINS

Bonsoir, là, bonsoir...

David Haynes devrait peut-être écrire pour la télé

BONSOIR MISS NITA

David Haynes
Traduit par Philippe Loubat-Deletranc
Libre Expression
Montréal, 1999, 315 pages

«*Nous aimons dire du mal*», écrivait Réjean Ducharme. Encore faut-il avoir de bonnes raisons. Parfois, le chroniqueur éprouve une certaine lassitude lorsque, cerné par quelque queue d'ouragan au fond d'un rang de campagne, il se sent en quelque sorte obligé de justifier son ennui. *Bonsoir miss Nita* est un très mauvais livre, du moins dans sa version française. Aucun doute là-dessus. On a le choix entre le jeter au bout de ses bras ou tenter d'expliquer pourquoi le lecteur, après avoir tourné quelques pages, se trouve en présence d'un ratage complet. Il faudrait d'abord obliger les traducteurs à signer une sorte de convention internationale dont le premier article dirait à peu près ceci: on ne remplace pas un argot par un autre. L'argot est un langage rigoureusement enraciné dans le milieu qui l'a vu fleurir et qui lui est propre. Il décrit une réalité dont il est inséparable. Autrement dit, entendre parler de «*rediff*» et d'«*heures sup*» dans un studio de télévision situé à Saint Paul, au Minnesota, aura toujours sur moi le même effet: celui de me faire crouler de rire. Si le baragouin était exportable, Claude Meunier serait, dans sa profonde débilité, parfaitement international.

Article second: dans le doute, le traducteur s'abstiendra de truffer le texte d'expressions dialectales obscures et s'en tiendra à une relative neutralité, garante de clarté hors des faubourgs parisiens. Autre chose: pourqu'on lit-on un roman? Certains, paraît-il, ne demandent qu'à se laisser raconter une histoire. Mais est-ce bien suffisant? La télé et le cinéma font tout ça bien mieux de nos jours, et ils le servent le plus souvent tout cuit dans le bec, avec des images en prime. Je connais des gens qui, quand ils ouvrent un livre, sont à la recherche d'une «*écriture*». Une pensée, une vision du monde transmises à l'imagination par l'entremise de la page imprimée. Je sais que ça fait vieux jeu. Mais alors qu'aujourd'hui tout est «*écriture*», et que le parolier de Lara Fabian peut, avec les idéateurs humoristiques et les rédacteurs publicitaires, rêver au prochain prix Nobel de littérature, il convient de se méfier plus que jamais de ces écritures dites «*cinématographiques*» qu'on a vu se multiplier depuis quelques années et qui servent le plus souvent de paravent commode à la pauvreté générale de la faculté d'expression. Comme si le roman allait se régénérer en copiant les enchaînements mécaniques des scripts hollywoodiens...

Concierge et étudiante

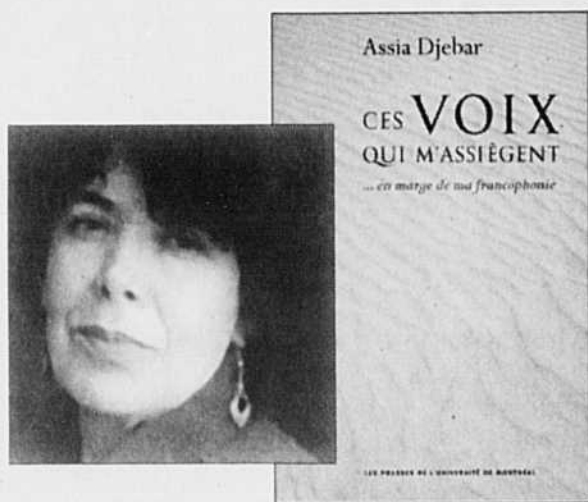
Bonsoir miss Nita, de l'Américain David Haynes, est d'ailleurs conçu plus ou moins comme un roman-savon. Il n'y manque que les applaudissements en boîte. Même enfilade de clichés tous plus prévisibles les uns que les autres. On a à peine

commencé de lire, on a déjà tout vu: le présentateur de nouvelles membre d'une minorité visible dans une station régionale qui en arrache; sa collègue arrivée à l'âge ingrat de la speakerine, son maquillage ne réussissant plus à masquer du temps l'irréparable outrage (bonne pour la poubelle, allez, hop!); et, pour coiffer le tout, le jeunot qui débarque, inculte et arrogant à souhait, délégué par la maison-mère pour botter le cul de tout le monde. Le sujet, convenons-en, n'est pas mauvais en soi. Et cette dame Nita, mère de trois enfants, concierge, vendeuse et étudiante inscrite à des cours du soir de son état, aurait même pu devenir attachante si l'au-

teur lui en avait laissé la moindre chance, au lieu d'assommer d'entrée de jeu le lecteur de bonne volonté avec une avalanche de situations convenues que (attention, je vais me répéter...) le langage employé, massacrée à la chaîne par la traduction, n'arrive jamais à sauver.

«*Je suis venu ici au pied levé, sans idées préconçues*, t'vois. J'ai maté comment ça se passait dans c'te boîte de merde en plein milieu de cette putain de toundra, et je me suis dit: Dexter, c'est pas possible...»

Non, Dexter, c'est vraiment pas possible. Et ce n'est sans doute pas entièrement la faute de Haynes. Il paraît faire ce qu'il peut avec les moyens du bord, c'est-à-dire une prose d'écolier tout juste revampée par quelque atelier de création capable d'insuffler des «*techniques*» d'écriture, oui, mais pas cette étincelle de vie que dans un roman on appelle ironie, pas la clarté du regard dépeçant impitoyablement la réalité. On ne rencontre pas Vargas Llosa tous les jours, c'est entendu. Mais il aurait fallu, il me semble, une verve un peu plus décapante, un peu de cette bukofskyenne méchanceté capable d'ébranler la bêtise communicationnelle et ses grands mythes et monuments, plutôt que de simplement conforter, à la manière d'un calque, leur cuite de la médiocrité. L'univers du petit écran, coupable d'agression quotidienne, appelle une telle entreprise de démolition. Au fond, Haynes devrait peut-être écrire pour la télé.



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
et la
LIBRAIRIE GALLIMARD

vous invitent à un

ENTRETIEN ENTRE
ASSIA DJEBAR ET PASCALE NAVARRO

Assia Djébar a remporté le

Prix de la revue *Études françaises* 1999

pour son essai

CES VOIX QUI M'ASSIÈGENT

La rencontre aura lieu le
vendredi 1^{er} octobre 1999 à 17 h 00

Librairie
GALLIMARD

3700, Saint-Laurent, Montréal
Métro Sherbrooke (514) 499-2012

SALON DU
LIVRE ANCIEN

25 et 26 septembre 1999
Samedi : midi à 18h • Dimanche : 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA
Pavillon McConnell - 1400, boul. de Maisonneuve O.

LE DEVOIR ADMISSION : 5,00\$ pour les deux journées

GRAND CHOIX DE LIVRES
ANTIQUES ET RARES,
ILLUSTRÉS, PREMIÈRES
ÉDITIONS, BELLES
RELIURES.

RABAIS DE 1,00\$ À L'ADMISSION AVEC CETTE ANNONCE.

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *La fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3658. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *La fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.



Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) J0B 2Y0
Tél. 1-819-658-2124



SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL



ÉDITIONS DU
NOROÎT

Nicole Brossard



MUSÉE DE L'OS ET DE L'EAU

GRAND PRIX
DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La mémoire et nous

LA MÉMOIRE À LA BARRE

Laurent Laplante
Ed. Ecosociété
1999, 264 pages

Parce qu'il vise à faire mouche dans l'instant, à convaincre sur-le-champ par la seule puissance d'ébranlement que peut dégager la combinaison explosive d'un propos urgent avec un style tout tendu vers l'efficacité immédiate, le journalisme d'opinion est un genre exigeant qui insufflé de la nécessité dans l'éphémère. Quand la postérité se nomme tantôt ou demain, dire l'essentiel se fait pressant et le messager, prestidigitateur de l'argumentation *ad hoc*, j'admire, on l'aura compris, les esprits téméraires et généreux qui consacrent leur vie à ce sacerdoce trop souvent négligé et, avec la modestie que m'imposent certains d'entre eux, je les appelle mes frères.

Laurent Laplante partage-t-il mon enthousiasme envers le métier qu'il a pratiqué une bonne partie de sa vie? Je l'ignore, mais je sais que sa fidélité à une telle pratique l'inscrit, qu'il le veuille ou non, dans la confrérie version québécoise.

Journaliste indépendant depuis plusieurs années, Laplante persiste et signe, au gré des événements et de son évolution personnelle. Auteur, en 1996, d'un fort efficace et pertinent *Pour en finir avec l'olympisme* (prix Genève-Montréal), il a entrepris, l'année dernière, une réflexion singulière avec *La Personne immédiate*. Essai présenté comme une critique plutôt radicale de nos myopies individuelles, collectives et sociales, ce livre se démarquait surtout par son argumentation déployée en cercles concentriques. À partir d'un sujet central de départ — la notion de personne immédiate —, il s'agissait d'explorer tous les angles possibles, en commentant par surcroît la réflexion à mesure qu'elle était menée.

La Mémoire à la barre a recours au même procédé. Plaçant en son centre le projet «de réfléchir aux fragilités de la mémoire», cet essai rayonne dans plusieurs directions et finit par servir de prétexte à Laplante pour se prononcer sur une foule de sujets en apparence assez éloignés les uns des autres. Notre époque, écrit-il, est narcissique, refermée sur elle-même, aveugle au passé, indifférente quant à l'avenir. Notre rapport à la mémoire, dans ces conditions, devient pour le moins ambivalent sinon trouble, et c'est la définition même de notre humanité qui s'en trouve remise en question.

Laplante parlera d'abord des «assauts que subit la mémoire de la part de tous ceux qui souhaitent la domestiquer et l'asservir, lui faire porter plus que sa responsabilité ou la transformer en incorruptible garde-chiourme». Ces assauts, ce sont les contes traditionnels, porteurs de mémoires nationales, que l'homogénéisation disneyenne lamine au profit de contrefaçons qui vident «tous ces récits de leurs caractéristiques propres». Le

journaliste s'inquiète: «Et une homogénéisation déferlant sur des tout-petits en train de s'endormir. Qui dit pire? L'assaut est si puissant qu'Orwell en serait peut-être confondu.»

Sont aussi visés, dans cette catégorie, ces mémoires biaisés et complaisants que rédigent certaines figures publiques au mépris des faits, de même que ce genre hybride qu'est l'autofiction, capable du meilleur comme du pire, mais trop souvent érigé sur le travestissement cynique de la mémoire.

Les malentendus

Il y a, aussi, les malentendus. C'est notre système pénal, par exemple, qui consacre la mémoire en persistant à lier ordre social et peur du châtiment, alors que, pourtant, «même si la présomption d'une mémoire intervenant comme frein à la criminalité tonitruue depuis des siècles, rares en sont les preuves». C'est la croyance selon laquelle «mémoire et horreur auraient partie liée», la première étant considérée comme nourricière de haines séculaires, alors que, pourtant, «d'autres logiques interviennent» et que «la mémoire ne déclenche rien.

Elle suit». Que dire, aussi, de cette mémoire sélective placée au service de certaines fiertés nationales un peu trop suffisantes ou encore de la fabrication d'une insignifiante mémoire précipitée vers l'aval qui accorde une gloire de nature posthume à des vivants (des centres sportifs désignés par des noms d'athlètes de vingt ans, par exemple)?

Laplante refuse pourtant de laisser à la déprime le fin mot en ce domaine. La mémoire, écrit-il, serait aussi une faculté qui résiste. Notre époque est peut-être celle des générations cantonnées et des savoirs dépréciés aussitôt apparus, mais sa logique exclusiviste risque de se retourner contre elle-même en créant des alliances surprenantes: «D'autre part, le clivage propre à notre temps défranchiserait et regrouperait sur la même rive la jeunesse désavantagée et les nombreux aînés négligés par la cadence du changement.»

Mises en garde

La frénésie réformiste n'échappe pas non plus au regard du journaliste, qui formule des mises en garde. Oui, écrit-il, les institutions-outils, les organigrammes appellent parfois un changement nécessaire, mais les institutions-principes doivent être manipulées avec beaucoup plus de prudence: «La mémoire collective, c'est autre chose. Sa sédimentation se voit dans les institutions. Peut-être faut-il la voir plus encore dans les valeurs qui fondent les institutions. On prend alors conscience, théoriquement du moins, du tort irréparable que certaines myopies causent aux fondements sociaux.»

Une conclusion qui s'applique, mot pour mot, au rapport entre la patrie et la mémoire. Cette dernière, écrit Laplante, ne mérite pas d'être déconstruite au profit d'une citoyenneté transparente et sans fil à la patte. Après Dumont, Laplante parle ici d'une alliance entre mémoire et pro-

jet: «La seule citoyenneté qui puisse durablement et démocratiquement civiliser les relations entre les humains, c'est celle qui consent à harmoniser patiemment les visions collectives, pas celle qui prétend en faire abstraction.»

Cela ferait déjà beaucoup, mais Laurent Laplante, fidèle à une démarche qui prend tout son sens à rattacher large en multipliant les interrogations plutôt que les réponses, ira encore ailleurs, sur le terrain de ce qu'il appelle des «enjeux encore incertains». Ce sera une réflexion sur les dérives potentielles des technologies nouvelles, d'Internet, qui menacent l'autonomie humaine: «Il fut un temps où l'arbitraire patronal suspendait l'épée de Damoclès au-dessus d'employés interchangeables; nous en sommes au stade où la mémoire de la machine rend obsolète la mémoire humaine et jette même un œil gourmand sur le raisonnement humain.»

Ce sera, aussi, une critique féroce de ceux qui se servent de la généreuse notion d'éthique («l'autre existe, l'autre a le droit d'exister») pour mieux ignorer autrui: «Il faut, en

somme, que l'éthique démocratique ait perdu tout souvenir de ses origines pour servir aujourd'hui de masque ou de caution aveugle au déferlement des appétits corporatifs, professionnels ou nationaux.»

Pour tout résumer, il me faudrait, à mon tour et comme Laplante le fait, parler des rapports de la mémoire avec l'esthétique, la langue française, la laïcité, la retraite, la descendance, la tradition orale et les droits de la personne. Je laisse aux curieux le soin d'y aller voir. J'ajoute, cependant, que cette lecture ne devrait pas décevoir les amateurs d'essais au sens traditionnel du terme. À l'heure de conclure, mais on sait bien que c'est provisoire, Laplante avoue: «C'est ma vérité que je cherche.» N'est-ce pas là la motivation ultime même de ceux qui se font un point d'honneur de convaincre les autres? *La Mémoire à la barre* est un fort beau livre parce que c'est l'œuvre d'un journaliste d'opinion devenu essayiste et qui sait que la vérité de la maturité s'appelle modestie... et mémoire.

louiscornellier@parroinfo.net

À L'ESSENTIEL

Ce qui traverse et dépasse les genres

L'ARBRE DE VIE DU VIDE

Michel Camus
Le Tassis Pré, Belgique, 1998, 63 p.

LES AVATARS DU REGARD

Michel Camus
Éditions Opales, Pessac, 1999, 140 p.

CORPS ET GRAPHIES

Gatien Lapointe
Écrits des Forges/L'orange bleue,
Trois-Rivières/Luxembourg
1999, 97 pages

Passant de l'essai au poème, les œuvres de Michel Camus sont traversées d'une expérience à la fois révélatrice et fondatrice de l'être au monde. À partir de la figure emblématique de «l'homme troué», *L'Arbre de vie du vide* interroge les limites qui séparent la parole du silence, en tant que germe unificateur. Dans ces strophes, un appel est tendu vers l'indicible ou la source lumineuse d'un savoir qui englobe les religions et les philosophies. Infailliblement ouverte, cette suite ne cherche qu'à illuminer «le centre de la cible» d'une âme universelle. Entre l'autobiographie et l'étude littéraire, *Les Avatars du regard* s'imprègne de la quête de son auteur. On surprend Camus, à la rencontre de la pensée créatrice fulgurante de Bataille, Daumal, Cioran, Juarroz, Abellio, Artaud, Maître Eckhart et de beaucoup d'autres. Des livres qui montrent que cette quête de transcendance mène à autre chose qu'un simple projet esthétique.

David Cantin

Une vraie librairie de fonds? la librairie Gallimard!

3700 boul. Saint-Laurent, tél. 499-2012

À 2000 ANNÉES-LUMIÈRE D'ICI

Un poème-affiche de
Claudine
Bertrand

agrémenté de deux
œuvres de la peintre

Marcelle
Ferron

Graphisme :
Roland
Giguère

Tirage limité :
600 exemplaires

Dimensions :
20" x 25"

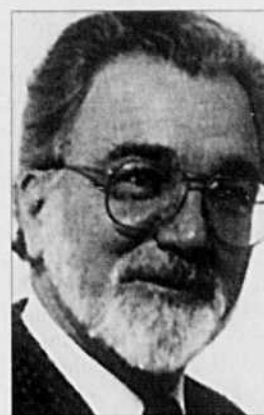
Prix : 12 \$

Le poème-affiche
sera lancé à la
librairie Hermès située
au 1120, avenue Laurier
Ouest à Outremont
le samedi 25 septembre
entre 14 h et 16 h

LANCTÔT
ÉDITEUR



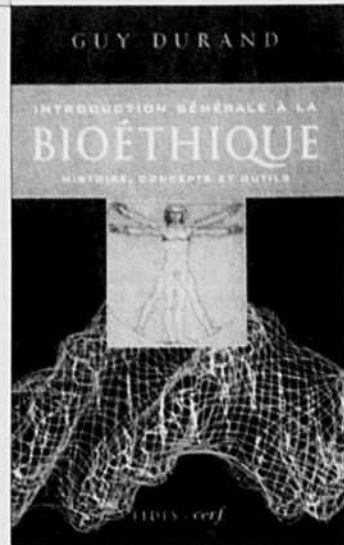
Des livres et des idées



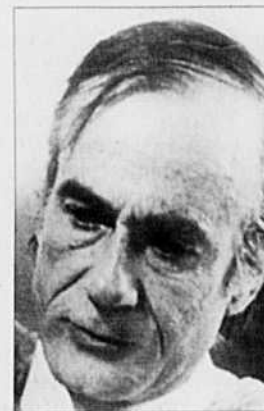
Guy
Durand
**Introduction
générale à la
bioéthique**
Histoire, concepts et outils

« Il s'agit d'une entreprise d'envergure, d'un travail titanesque, d'une œuvre majeure qui aura un impact considérable. Ce livre sera probablement la référence principale en bioéthique pendant de nombreuses années, la bible de la bioéthique. Il n'est pas demain le jour où un autre reprendra cette entreprise... »

Michelle Dallaire, médecin



Vol. relié, 576 pages • 39,95 \$



Jacques
Grand'Maison
**Quand le
jugement
fout le camp**
Essai sur la déculturation

« La critique sociale qu'on peut y lire contient une invitation à rebâtir l'espoir que les vivants généreux n'ont pas le droit de refuser. »

Louis Cornellier,
Le Devoir

Un cri d'alarme et un appel percutant au sens de la mesure par l'un des observateurs les plus attentifs de la société québécoise.



248 pages • 24,95 \$

J. David Andrews LE PARC DE LA GATINEAU Un portrait intime

Composé de 80 photographies exceptionnelles et de magnifiques peintures animalières de Brenda Carter, cet album révèle les splendeurs des paysages et de la vie animale du parc de la Gatineau.

Le parc de la Gatineau Un portrait intime



J. DAVID ANDREWS
PEINTURES ANIMALIÈRES DE BRENDA CARTER
AVANT-PROPOS DE FREEMAN PATTERSON
TRADUCTION DE JANETTE BERTRAND

Vol. relié, 144 pages • 49,95 \$

Des livres pour tous

FIDES

LA MUSIQUE, LA RECHERCHE ET LA VIE

Jean-Jacques Nattiez

« La création de la musique et la réflexion sur ce qu'elle est, ce qu'elle propose, ne sont pas incompatibles. Au contraire, ces deux aspects d'une activité liée au monde des sons peuvent s'éclairer, se renforcer. C'est certainement le bonheur de J.-J. Nattiez de s'être situé à cette importante croisée des chemins. »

Pierre Boulez, compositeur et chef d'orchestre



LEMÉAC



LES DIMANCHES EN POÉSIE

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE
16 h

Pierre Barrette
Martin Bergeron
J.F. Dowd
Claire Rochon

LECTURES

LE NOROÏT OLIVIERI

DIMANCHE 17 OCTOBRE
16 h

Paul Chamberland
Hélène Dorion
Germaine Mornard
Martin Thibault

OLIVIERI

librairie-bistro
5219, Côte-des-Neiges
Montréal, H3T 1Y1

DIMANCHE 7 NOVEMBRE
16 h

Claudine Bertrand
Antonio D'Alfonso
Jean-Paul Daoust

Renseignements :
514-739-3639

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Les avatars de l'égalité

LES THÉORIES DE LA JUSTICE

Will Kymlicka
Traduit de l'anglais
par Marc Saint-Upéry
Boréal/La Découverte
Montréal, 1999, 362 pages

Le libéralisme peut-il souffrir les revendications collectives, des accommodements aux minorités? Bonne question, que le Québec a imposée très tôt à ce continent. Au XVIII^e siècle, en effet, parce qu'ils constituaient un groupe considérable, les «Canadiens» nouvellement conquis ont été courtisés par deux géants. En 1775, les «insurgés» américains du Congrès, Benjamin Franklin en tête, leur garantissaient un statut particulier au sein de l'union naissante: s'ils se joignaient à ce qui allait devenir les États-Unis, les Canadiens verraient leurs lois, religion et langue reconnues et respectées. Un tiens vaut mieux... il faut croire, car comme on le sait, nos ancêtres décidèrent d'être «loyaux» aux Britanniques, lesquels, par l'Acte de Québec de 1774, leur avaient déjà consenti une sorte de «société distincte»... avant la lettre.

Que serait-il advenu du traitement des minorités dans le système américain si les «Canadiens français», en ce moment fondateur, avaient rejoint les 13 autres colonies en exigeant le respect des belles promesses? Jamais on ne le saura. L'histoire américaine aurait sans doute été autre; elle se serait engagée dans une ornière à la canadienne. «Une éternelle visite chez le dentiste!», pour reprendre la métaphore de Jacques Parizeau. Avec, dans le rôle des emmerdeurs qui ne veulent pas mourir, ceux qu'on aurait dû nommer les Américano-Canadiens français ou Étatsuniens français canadiens... (on croirait entendre Elvis Gratton).

Échec politique, triomphe philosophique

Nulle surprise, après quelque deux siècles d'histoire à l'épreuve des autochtones et de cette minorité que nous sommes — inquiète, mais «ga-

tée» dès le départ; conquise, mais d'emblée reconnue dans certaines de ses différences —, que ce pays produise des réflexions parmi les plus évoluées au monde sur le pluralisme, les différences, les identités, la nation, les sociétés multinationales, le choc des langues, les droits collectifs et individuels, etc. (*Le Devoir* ne l'a-t-il pas prouvé une fois de plus cet été?) «Si la fédération canadienne est un échec politique», a déjà dit en substance l'énergique politologue Guy Laforest, «il faut se consoler: elle a donné lieu à un triomphe philosophique.» Retombées imprévues des industries constitutionnelles...



Antoine Robitaille

Ce «triomphe», il se nomme actuellement Charles Taylor. Et, de plus en plus, Will Kymlicka. «Triomphe», car c'est le propre des réussites philosophiques que de voir une pensée, nourrie et façonnée par les tensions d'un lieu particulier, permettre d'éclairer des situations étrangères. Nous voilà de retour au libéralisme et aux revendications collectives. Philosophie canadienne rattachée à la Queen's University de Kingston, Kymlicka travaille depuis plus d'une décennie à résoudre cette énigme. De livre en livre, d'article en article, il explore de façon systématique toutes les dimensions de cette question cruciale à l'ère de l'éclatement des identités.

Les *Théories de la justice* (Contemporary Political Philosophy, 1990) est l'une des premières œuvres majeures de Kymlicka disponibles en français. Ceux qui connaissent l'auteur se seraient attendus à ce que *Multicultural Citizenship* (Oxford, 1995), son livre à la fois le plus connu et le plus novateur, soit traduit en priorité. Mais les exigences françaises étant ce qu'elles sont, on a opté pour cet ouvrage. C'est que, dans un Hexagone où l'intérêt pour la philosophie politique anglo-saxonne est plutôt récent, il valait mieux publier ce recueil d'analyses pénétrantes des

grandes théories contemporaines.

Et on ne le regrette pas. Certes, il s'agit d'un livre académique, presque d'un manuel; de lecture exigeante, malgré l'absence remarquable de jargon et le souci de l'auteur d'illustrer par l'exemple. Le ton n'est donc pas excessivement descriptif ni trop abstrait. Et Kymlicka, comme le bon prof qu'il est, sait équilibrer la part qu'il consacre à la présentation des diverses théories et celle où il discute les thèses exposées à partir de ses propres objections. Dans les deux cas, on prend la mesure de sa connaissance prodigieuse des auteurs contemporains.

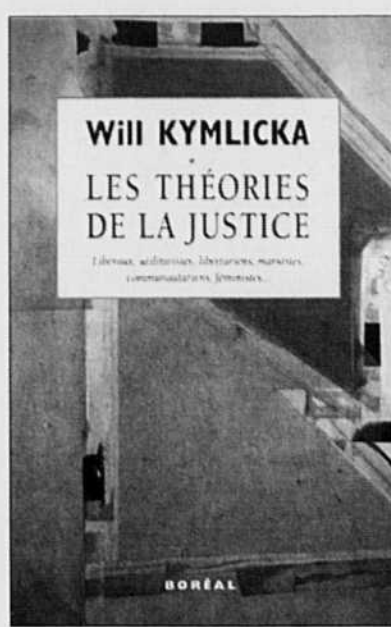
Quelle visite guidée efficace — parce que critique — de ce continent de la pensée politique contemporaine! D'autant plus qu'à travers sa présentation successive et comparative des thèses utilitaristes, rawlsiennes, libertariennes, marxistes, communautaristes et féministes, on en apprend beaucoup sur... Kymlicka. Certaines de ses positions fondamentales apparaissent plus clairement. Les théories exposées ici, par exemple, sont toutes égalitaristes. En effet, elles acceptent «que l'intérêt de chaque membre de la collectivité pèse d'un poids égal à celui de tous les autres».

Kymlicka
prétend
qu'accommoder
certaines
minorités est
possible dans
un contexte
libéral

A travers cette unité dans la diversité, on prend conscience des multiples incarnations possibles de la démocratie. Aucune théorie ne semble être en mesure de proposer l'équation menant à l'équilibre définitif entre les trois notions fondatrices que sont la liberté, l'égalité et la fraternité.

Aussi, on sait que, contrairement à la plupart des philosophes libéraux, Kymlicka prétend qu'accommoder certaines minorités est possible dans un contexte libéral. On comprend que c'est ce qui le rapproche, mais aussi le distingue, de Charles Taylor. Car si le célèbre mcgillois critique le libéralisme de l'extérieur, d'une perspective «communautariste», Kymlicka, lui, cherche à l'intérieur même de la tradition libérale les ressources qui permettent d'étayer sa position.

Parfois, pourtant, il distribue les torts également et semble chercher à



transcender les oppositions habituelles. Apparaît ici l'originalité de son apport et le fondement de son projet. Parlant des problèmes linguistiques, il affirme: «On chercherait en vain la moindre discussion de ces problèmes chez les libéraux et les communautariens contemporains. Ils débattent du rôle de l'État dans la promotion de la culture et l'enrichissement du langage en général, mais il ne se demandent jamais à qui appartient cette culture et ce langage. Ils cherchent à savoir si l'école doit promouvoir des conceptions spécifiques du bien, mais ils ne se demandent pas quelle langue l'école doit utiliser. S'ils commencent à se poser ces questions de base, la majeure partie de ce qui passe pour le sens commun en matière de relations entre l'État et la culture serait rapidement vouée à l'obsolescence.»

Réserves

Des réticences, en terminant. Le travail de traduction est bien fait, sauf pour quelques erreurs, comme cette confusion entre les mots «langage» et «langue». Plus fondamental, dans un tel livre, on s'ennuie parfois de la tradition. Où sont les Hobbes, Locke, Rousseau, etc.? Certes, Kymlicka a délibérément choisi, ici, de ne se consacrer qu'aux pensées nouvelles. Mais cette position est plus profonde qu'un simple choix éditorial. On le comprend lorsqu'il affirme: «Les catégories traditionnelles au sein desquelles les théories politiques sont débattues et réévaluées sont de moins en moins pertinentes.»

État de nature

Bref, pour un retour sur certains fondements de la pensée politique libérale à travers ses grands auteurs, on lira *L'État et la démocratie internationale* (Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, 277 pages) du célèbre philosophe italien, laïque et républicain Norberto Bobbio. Nostalgie? Non, parce que les contemporains, aussi érudits soient-ils, ne peuvent avoir tout compris, tout inventé.

NATURE

Sa Majesté le fleuve

LE SAINT-LAURENT, UN
FLEUVE À DÉCOUVRIR
Marie-Claude Ouellet
Les Éditions de l'Homme,
1999, 136 pages

L'ESTUAIRE MARITIME ET
LE GOLFE DU SAINT-
LAURENT, CARNET
D'Océanographie
Anne Rossignol
INRS-Océanologie, 1998, 64 pages

LA PASSION DU SAINT-
LAURENT -
À LA DÉCOUVERTE DU
GRAND FLEUVE
Danielle Ouimet et René Vézina
Éditions MultiMondes,
1998, 218 pages

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Écrit par la biologiste Marie-Claude Ouellet, *Le Saint-Laurent, un fleuve à découvrir* est un livre de vulgarisation sur la flore et la faune du fleuve, avant d'être une évocation de son histoire et du peuplement de ses rives.

Les Éditions de l'Homme ont fait appel au photographe Pierre Lahoud, spécialiste dans les photos aériennes, auteur d'une photo saisissante de l'île aux Coudres entourée d'un halo de brouillard et d'une autre montrant six baleines en train de plonger dans l'estuaire. Le photographe Maxime Saint-Amour propose aussi quelques très belles photographies du cap Gaspé et d'une épave échouée à Anticosti.

L'ouvrage s'adresse au grand public, qui y trouvera des reproductions des plantes les plus communes dans ce milieu, telles la spartine à fleurs dans les marais sales, la salicorne, la salicaire pourpre et ces fleurs aux feuilles en forme de flèche que sont les sagittaires. Mais le chapitre le plus intéressant porte sur la faune, avec une brève synthèse des 87 espèces de poisson en eau douce et des 80 espèces en eau sa-
lée, à quoi s'ajoutent 300 espèces de crustacés et les mammifères marins.

Le Québec, apprend-on, compte 115 rivières à saumons, à partir de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Marie-Claude Ouellet commente les différentes espèces d'oiseaux qui y nichent, dont l'eider à duvet, ce canard marin recherché dans l'estuaire et le golfe et appelé «moyac» dans le Bas-Saint-Laurent. Elle souligne les caractéristiques étonnantes du fou de Bassan: «Capable de repérer un banc de poissons à 30 m au-dessus de la mer, il fonce droit sur sa cible à 100 km/h. Heureusement, il est doté de «pare-chocs», une épaisse couche de muscles qui protège son crâne et son cou, ainsi que de «coussins gonflables», de petits sacs situés sous sa peau qui se gonflent d'air avant que l'oiseau heurte l'eau.»



L'estuaire maritime

La biologiste Anne Rossignol publie, pour sa part, *L'estuaire maritime et le golfe du Saint-Laurent, carnet d'océanographie*, à l'INRS-Océanologie de Rimouski, opuscule de 64 pages qui fait le point de manière rigoureuse sur ce qu'elle appelle les «paysages invisibles» du Saint-Laurent. L'auteur décrit de manière fort intéressante «le courant de Gaspé», «une rivière dans le golfe», les ondulations de surface et les poissons à la dérive. Assurément, Anne Rossignol offre la meilleure mise en situation de la vallée sous-marine du Saint-Laurent et de ses «mouvements de l'eau».

La biologiste de Rimouski étudie le déplacement de l'onde de marée et son pivot qu'elle situe près des îles de la Madeleine. Ce phénomène explique les marées très faibles observées aux îles, en comparaison de celles de Québec. Pour expliquer la fertilité de l'eau et les 54 sels présents dans l'eau salée, l'océanographe parle du peuple invisible du Saint-Laurent, de la matière organique transformée en sels de mer et du cycle de l'azote.

La salinité et la circulation des eaux de surface font également l'objet de mises en perspective éclairantes. Des organigrammes sur les trois couches d'eau et le «contre-courant sous le courant» viennent compléter cet ouvrage qui s'attache, de façon systématique, à la circulation estuarienne.

Le fleuve raconté

Enfin, *La Passion du Saint-Laurent - À la découverte du grand fleuve* est un complément aux deux ouvrages plus spécialisés dont nous venons de parler. Il réunit une vingtaine de témoignages des gens du fleuve et suggère des lieux où loger sur ses bords. D'abord celui d'André Pelletier, ancien directeur de la Fédération québécoise de la faune, qui connaît les meilleurs endroits sur le Saint-Laurent près de Montréal, auquel s'ajoutent ceux de Jean Racicot et ses fils, habitant à Lachine et pêcheurs sportifs impénitents. Mais aussi, plus près de Montréal, celui de Jean-Pierre Barrette, maître-écluseur de Sainte-Catherine. De même, les auteurs ont recueilli le témoignage de Rodolphe de Koninck, auteur des *Cent îles du lac Saint-Pierre*, paru au début des années 70, et celui de Sylvain Lelièvre, auteur-compositeur vivant à Limoilou, à qui le fleuve a inspiré des dizaines de chansons.

Une sélection de gîtes du passant et d'auberges, disséminés sur les rives du fleuve vient compléter l'ouvrage, avec une chronique intitulée *Quoi voir, quoi faire?* qui donne des pistes pour découvrir chacune des régions.



Le Devoir tous

AZIMUTS



PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Un nouveau visage!

ledevoir.com

http://www.ledevoir.com

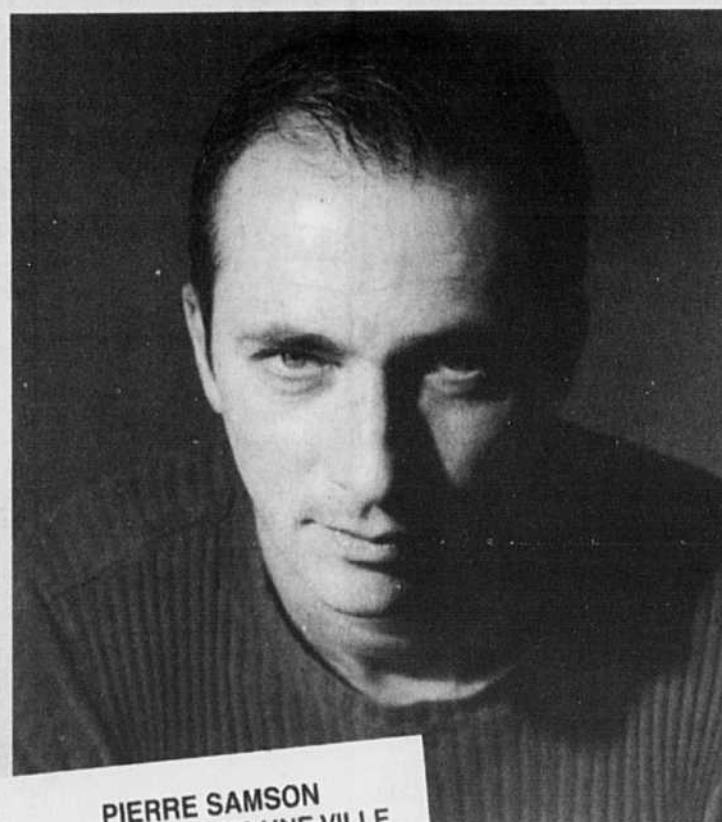
PIERRE SAMSON
Il était une fois une ville

Photo: Joëlle Lambert

PIERRE SAMSON
IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VILLE
LES HERBES ROUGES / ROMAN



Un voyage
inoubliable
dans les
arcanes
du désir
et des passions
exacerbées.

304 p., 19,95 \$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

Bandes dessinées

L'Amérique frappe encore

HENRIETTE TOME 2: UN
TEMPS DE CHIEN

Dupuy/Berberian
Les Humanoïdes associés, Suisse,
1999, 55 pages

On aura pu connaître Henriette, il y a quelques années, dans *Fluide glacial*, ou la rencontrer, plus récemment et mensuellement, dans *Je bouquine*. Elle est grasse, Henriette, elle a de grosses lunettes; c'est une ado intello introvertie, déjà classée dans les perdantes, et elle se réfugie dans l'imagination. C'est le choc entre ses rêveries et ses réalités que les auteurs nous offrent ici, dans une série de courtes histoires où les aïeux du quotidien trouvent fatalement un écho dans une réalité parallèle où le misérable roquet d'Henriette devient un sauveur. Personnage fantasmagique, maladroit et boulimique, le superhéros Fatman sert en quelque sorte de pont entre les deux mondes. Dans le genre étude de mœurs au portrait de société, les récits m'ont semblé un peu longuets, redondants. Sinon, *Un temps de chien* possède une densité psychologique peu commune en bédé et, côté visuel, c'est impeccable. Dans l'un comme dans l'autre, une bédé toute en finesse.

DENIS LORD

LIVRES



Dessin satirique sur le centenaire de 1927 dans l'*Illustrierte Kronen-Zeitung*. «Aujourd'hui je suis content d'être sourd!», peut-on lire sous le nom de Beethoven.

MUSIQUE

L'innocence perdue de l'Ode à la joie

LA NEUVIÈME DE BEETHOVEN - UNE HISTOIRE POLITIQUE

Esteban Buch
Gallimard NRF
Paris, 1999, 372 pages

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Dire l'importance du finale de la IX^e Symphonie de Beethoven sur l'histoire occidentale, du choc de sa création jusqu'à sa promotion comme *Hymne de l'Europe des Quinze*, serait plagier la couverture de ce magnifique ouvrage de musicologie. Fervents romantiques et adeptes de l'image du génie, vous allez y lire toutes les contingences sociopolitiques derrière la création et suivre pas à pas l'édification de l'appropriation de la musique par des mouvements que, trop souvent, on lui croit étrangers.

Le livre commence par interroger la naissance de l'idée d'hymne national. On est fasciné de voir comment le *God Save The King*, de Handel, s'est imposé en moins de 50 ans comme modèle à suivre. Vient la petite histoire de *La Marseillaise* et celle de l'hymne autrichien, *Gott erhalte Franz der Kaiser* (Dieu bénisse François, notre empereur), commandé à Haydn, et comment il fut imposé par une caste politique et cléricale dans un but bien avoué: assurer la stabilité de la dynastie habsbourgeoise en Europe centrale.

Séduire l'élite et les masses

Les liens entre la musique à contenu politique et l'idée esthétique du pouvoir qui la prône sont partout omniprésents. Depuis l'ouvrage de Tira De Nora (*Beethoven et la construction du génie*, Fayard, 1995), on sait comment une certaine aristocratie a imposé le virtuose comme le compositeur Beethoven. Maintenant, on s'attaque à une autre facette de l'art beethovenien: ses contributions aux concerts donnés lors du Congrès de Vienne. Les affiches sont alors fortement censurées; texte comme ton musical sont scrutés pour arriver au maximum d'effets glorieux, militaires et populaires.

Beethoven, devant la manne de puissants logeant à Vienne, ne veut pas rester inactif et organise des concerts, compose des œuvres (pas toujours ses meilleures, d'ailleurs) tout à fait dans le goût du jour. Il veut gagner de l'argent et se sert du style à la mode. Et c'est ce langage qui parle aux masses, qui impose une idée de l'ordre qu'il va reprendre dans la composition de son célèbre finale. Les liens et les exemples musicaux sont passionnants.

En plus de la construction de la mélodie, il y a le choix du texte. Esteban Buch analyse les diverses modifications que Schiller fait subir à son ode afin que sa perception soit possible sans offusquer les régents. Certains vers parlant ouvertement de «délivrance de la chaîne des tyrans» étaient mal vus, comme cette opposition entre une joie panthéiste venue du

concept germanique romantique de la nature et la soumission aux visées plus théologiques du catholicisme. Plus tard, à l'heure de l'unification de l'Allemagne, le rôle sera inversé dans la perception, l'être suprême invoqué sera même assimilé au Führer. De tous ces débats, il est fait état dans une langue adroite et savante sans être rébarbative et qui allie avec pertinence le savoir analytique et l'érudition psychosociale, l'histoire et l'esthétique.

La récupération de l'art

Reste à voir, une fois ces origines éclaircies ainsi, sur quelles toiles de fond divers courants vont s'approprier cette page, et avec quels objectifs politiques. Que ce soit le nationalisme allemand, la spécificité autrichienne, la grandeur morale française, la liberté individuelle à l'américaine, et j'en passe, chaque nation a «son» *Ode à la joie* qui lui raconte des choses bien précises. Rares en effet sont les compositeurs qui voient, en temps de guerre, leur musique reprise comme emblème de camps ennemis, ce qui fut largement le cas de celle de Beethoven.

En raccourci, l'auteur montre comment une idée qui sort de l'Europe telle que dessinée par Metternich,

dans laquelle un ordre central règne au sein du «concert des nations», comment cette idée retrouve un terreau fertile dans une Europe qui se revêt unifiée et dans laquelle une certaine classe (politique et sociale) se cherche un symbole musical puisant qui appelle aux masses et sache les relire.

On est loin de l'esthétisme, une part dont Buch ne renie pas l'importance mais qu'il tente de baliser: les choix et les goûts d'une société — a fortiori d'un créateur — sont toujours porteurs de quelque chose, surtout dans la musique à texte. Quand on met en musique le vers «Joyeux comme un guerrier qui va à la victoire» dans un style et une orchestration de musique militaire, de surcroît, on doit bien vouloir signifier quelque chose qui ne soit pas fortuit. Quelques clés en sont données, des pistes restent à explorer, mais une chose est certaine: l'*Ode à la joie* ne sera plus jamais cette simple page magistrale d'une divine inspiration. Forcé par son contexte, le chef-d'œuvre a su imprimer lui aussi quelques traces en son sillon. En dehors de l'histoire de la musique, cette découverte apporte un éclairage essentiel qui ajoute à la profondeur de la perception.

ESSAI

Croyez-vous les économistes?

LETTRE OUVERTE AUX GOUROUS DE L'ÉCONOMIE QUI NOUS PRENNENT POUR DES IMBÉCILES

Bernard Maris
Albin Michel
collection «Lettre ouverte»
Paris, 1999, 190 pages

FRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

Le titre donne le ton de ce brûlot. Il faut dire que Bernard Maris, l'oncle Bernard du journal satirique français *Charlie Hebdo*, professeur d'économie à l'Université de Toulouse, n'a pas l'habitude de faire dans la dentelle. Dans *Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*, il s'attaque avec un humour cinglant au discours lenifiant des Michel Camdessus de ce monde qui martèlent sur toutes les tribunes des dogmes et des lieux communs incapables de résister à une rigoureuse analyse des faits.

Par exemple, l'économiste montre que le FMI dit n'importe quoi lorsqu'il en appelle à la «transparence». Affirmer qu'il faut plus de transparence ou qu'il faut rétablir la confiance est «sans valeur», selon Bernard Maris. Car si tout se savait sur tout, si la transparence existait, personne ne ferait de profit!

«Les profits n'existent, particulièrement en Bourse, que parce que l'on ne sait pas ce que font les autres: on anticipe, ce qui n'est pas pareil. Si l'économie était une boule de cristal, on saurait à tout instant où sont les opportunités de profit, la concurrence jouerait vraiment, et les profits seraient nuls. L'économie s'arrêterait. Il n'y aurait jamais de nouveaux brevets, tout le monde saurait instantanément ce que tout le monde va faire, et personne ne ferait rien.»

Tout au long de l'ouvrage, Bernard Maris décortique ainsi les pseudo-vérités véhiculées par la nouvelle orthodoxie néolibérale afin d'illustrer à quel point elles sont souvent remplies de contradictions. Par ailleurs, il s'en prend aux économistes qui présentent l'économie comme une science. Bernard Maris leur laisse toutefois une petite porte de sortie.

«Mais peut-être ne croyez-vous pas à la «science» économique... Peut-être croyez-vous à cette vieille chose appelée économie politique, lourde du terme poli-

tique, comme Marx, Keynes, Galbraith, d'autres... Alors il faut oser clamer, avec Keynes, que votre science n'en est pas une... Que la notion de «loi» économique n'a pas de sens. Que la «prévision», sauf celle du nombre de morts sur la route par les compagnies d'assurances, doit faire ricaner les économistes, les vrais.»

Dans la même veine, Bernard Maris ne pouvait non plus passer sous silence le naufrage très médiatisé du fonds spéculatif Long Term Capital Management (LTCM) qui a été mis sur pied par Merton et Scholes, deux Prix Nobel d'économie en 1997. Grosso modo, les deux économistes avaient pondu un théorème qui, selon eux, permettait d'investir sans risque sur le marché spéculatif des options ou des produits dérivés. Devinez quoi? On les a crus!

Le résultat a été catastrophique. Il a fallu des centaines de millions de dollars — des fonds publics bien sûr — pour renflouer le LTCM afin d'éviter un krach boursier. «Leur théorie, si on y songe bien, est en contradiction avec la logique même de l'existence des marchés d'options [...]. Bref, Merton et Scholes ont véhiculé le mythe du risque nul. Sur un marché spéculatif, on ne se lassera pas de le répéter, c'est assez génial. Ça valait bien un Nobel», ironise Bernard Maris.

Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles est une véritable bouffée d'air frais. Ce que dit Bernard Maris, c'est que l'économie est loin d'être inaccessible aux non-économistes. Il suffit de s'informer un peu pour constater à quel point on prend souvent les citoyens pour... des imbéciles. À l'instar des communistes, insiste Bernard Maris, les gourous de l'économie ont concocté une espèce de novlangue pour tenter d'expliquer les changements socioéconomiques — présents comme inéluctables — qui bouleversent la planète.

«Comme toujours le libéral explique que la crise vient d'un manque de libéralisme. C'est exactement au delà du poujadisme habituel, une position stalinienne: pourquoi ça allait mal, en Russie, camarade? Parce qu'il n'y a pas assez de socialisme! Dékoulakisez-moi tout ça! En patois libéral-économique: «libéralisez-moi un peu tout ça!»

Les gens qui en ont marre de la langue de bois des gourous de l'économie, de cette sorte qui carburant à la transparence, à la flexibilité, à la compétitivité et à l'efficacité, vont adorer ce livre.

NOUVEAUTÉS

Les Martyrs canadiens
1649 - 1999

Denise Pepin.

par ses écrits, conférences et expositions, raconte l'histoire des fondateurs de l'Eglise canadienne.

Rencontre mystique

Catherine de Saint-Augustin et Jean de Brébeuf

Denise Pepin.

100 pages, 14,95 \$

Montréal : librairie Paulines Tél. : (514) 849-3585
Québec : librairie Anne Sigier Tél. : 1 (800) 463-6846 (418) 687-6086

Tous les tyrans portent la moustache

Jacques Desfossés

roman, 280 p., 22 \$

Triptyque (514) 597-1666
www.generation.net/tripty

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

LES FILLES DE SOPHIE BARAT
Mona Latif-Ghattas

À la manière de la parabole d'Orient tout en spirale, d'un livre à l'autre, Mona Latif-Ghattas chante une histoire sans fin, hors du temps, hors frontière.

Lucie Lequin, Québec Studies

LEMÉAC

On n'a pas peur des mots chez Varia!

Épître aux tartempions

Petit pied de nez aux révolutionnaires de salon

Brigitte Pellerin

Des observations originales, des audaces formelles, deux composantes qui vont de pair sous la plume de cette apprentie philosophe non-conformiste.

12,95 \$ - 144 pages
ISBN 2-922245-23-3

Découvrez les autres titres de la COLLECTION «ESSAIS ET POÉMIQUES» Internet : www.varia.com

l'antimiron

un hommage pluss que manifeste

Wilbrod M. Bujold

Dans cet hommage pluss que manifeste l'auteur s'essaye dans sa langue québécoise à une autopsie de l'énigme miron (du miron contre lui-même) qui trouve son élucidation dans la pragmatique de l'autonomie du métier de poète national.

12,95 \$ - 182 pages
ISBN 2-922245-13-6

Diffusion : Prologue

LES ÉDITIONS VARIA

C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
courriel : info@varia.com

LOGIQUES

Planifiez maintenant
Y2K



L'agenda de l'internaute 2000
Bruno Guglielminetti
ISBN 2-89381-630-4 - 144 pages
14,95 \$

Un rendez-vous
quotidien
avec la foi!



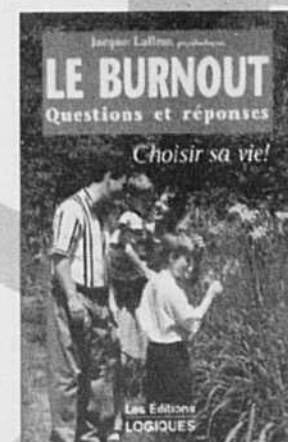
Agenda Le Jour du Seigneur 2000
Roland Leclerc
ISBN 2-89381-640-1 - 240 pages
12,95 \$

Passez à l'action,
brisez vos chaînes!



Vivre avec la peur, c'est assez!
Diane Prud'homme
et Dominique Bilodeau
ISBN 2-89381-622-3 - 304 pages
18,95 \$

Comment
choisir sa vie -
une belle vie!



Le burnout Questions et réponses
Jacques Laffleur, psychologue
ISBN 2-89381-639-8 - 288 pages
18,95 \$

Pour comprendre
la dynamique de
l'individu, du groupe
et de l'entreprise



Le climat de travail
Luc Brunet et André Savoie
ISBN 2-89381-476-X - 240 pages
34,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Henriette Major, doyenne juvénile

Elle était sur la scène du Salon du livre lors de la gaffe d'un certain animateur: «Mesdames et messieurs, à ma gauche, les auteurs pour enfants, à ma droite, les vrais auteurs...» C'était dans les années 60, mais l'anecdote court toujours. Son premier album, *Un drôle de petit cheval*, fut l'un des quatre livres pour enfants publiés au Québec en 1967, une année à marquer d'une pierre noire (quatre livres seulement!) dans l'histoire de la littérature jeunesse. Depuis, Henriette Major n'a pas cessé d'écrire pour les enfants. À l'occasion de la parution de *100 comptines*, aux Éditions Fides, une entrevue avec la doyenne des auteurs jeunesse.

GISELE DESROCHES

Henriette Major fut des toutes premières luttes pour la reconnaissance de la littérature jeunesse. Une anecdote en témoigne. Au début des années 70, au Salon du livre de Québec, peu après la formation de Communication-Jeunesse, elle est estomaquée de ne trouver aucun livre québécois sur les étagères de la bibliothèque idéale installée, pour l'occasion, à l'entrée du Salon par le ministère de l'Éducation. Se voyant répondre un «*Istarien icitte!*» par le fonctionnaire chargé du projet, elle lui présente fièrement la liste des récentes publications québécoises pour la jeunesse. Pas du tout ébranlé, le fonctionnaire lui jette: «*Istarien d'bon icitte!*» Faut-il ajouter qu'elle a protesté?

C'est dire combien les choses ont changé. «*Aujourd'hui, les éditeurs publient beaucoup de livres pour les jeunes — il y en a peut-être même trop —, les enfants lisent beaucoup plus, affirme la pionnière; et ce n'est pas la télé qui les empêche de lire!* [...] J'ai reçu tellement de lettres d'enfants lecteurs dans ma carrière!» Lettres auxquelles elle répond toujours. Elle entretient ainsi depuis



Henriette Major peut se vanter d'avoir écrit pour presque trois générations de lecteurs et touché un peu à tout.

cinq ans une correspondance avec une jeune Marocaine de Casablanca, aujourd'hui âgée de 14 ans, et avec une autre de Haïti. D'autres lecteurs encore lui parlent de leurs problèmes. Un garçon (environ le tiers de ses lecteurs sont des gars) suggère le clonage des bonbons. Un autre commence par se comparer à Sophie: «*Je suis aussi méchant qu'elle!*» Comment ne pas répondre à ça!

Cette grand-mère pleine d'élan peut se vanter d'avoir écrit pour presque trois générations de lecteurs et touché un peu à tout. Lorsqu'on décidait de vivre de sa plume dans ces années-là... Henriette Major compte une centaine de titres à son actif, dont *La Surprise de dame Chenille*, qui lui a valu, en 1971, le prix de la Canadian Library Association, dont aussi la populaire série *Sophie*

(*Sophie et l'apprentie sorcière*, *Sophie et le supergarçon...*) dans la collection «Pour lire» qu'elle a dirigée pendant de nombreuses années. Elle a de plus collaboré étroitement avec Claude LaFortune pour des projets aussi divers que *L'Évangile en papier* (prix Alvine-Belisle pour la version imprimée), *Le Corps humain*, *Chez les Inuits*, *Le Règne végétal et les Insectes*, *La Magie du maquillage...* Des manuels scolaires (*Les Mots appri-voisés*) aux marionnettes, des entrevues insolites réalisées pour le magazine *Perspective* aux articles pour *Châtelaïne*, du théâtre (*Jeux de rêves*, entre autres, fut joué sur plusieurs scènes du monde) à la télévision (scénariste à Radio-Canada et TV Ontario), Henriette Major est présente sur tous les fronts. Des projets pour adultes? Dans ses tiroirs, oui, pas encore eu le temps d'y voir.

Un lancement

Aujourd'hui, samedi, à 14h, à la librairie Champigny, à Montréal, aura lieu le lancement de son petit dernier: *100 comptines*, publié par les éditions Fides. De ce très joli recueil à la couverture coussinée de 128 pages, accompagnée d'un CD, l'auteure déclare sans hésiter qu'il s'agit de son plus beau livre, esthétiquement parlant. Pas moins de cinq illustrateurs, et non des moindres, y ont collaboré avec brio: Daniel Sylvestre, Luc Melanson, Céline Malepart, Pascale Constantin et Christiane Beauregard. Le plus joli de l'affaire, c'est qu'il s'agit pour la plupart de comptines populaires qui ont peut-être accompagné vos propres jeux: *Deux petits oiseaux sont sur une branche*, *Un éléphant sa trompe sa trompe*, *Une araignée sur le plancher*, *Tartarutu chapeau pointu*, *Fais pipi sur le gazon*, etc. A celles-ci, l'auteure a ajouté quelques chansonnettes, des comptines originaires de la France ou d'ailleurs dans la Francophonie, et quelques textes de son cru. Un index des thèmes et des mots clés, la liste des gestes traditionnels accompagnant certaines comptines ainsi que quelques suggestions d'exploitation pédagogique font partie du recueil.

D'Henriette Major, trois autres livres pour jeunes sont attendus cet automne: l'un chez Pierre Tisseyre, une nouvelle série dans laquelle des grands-parents oie oie se disputent l'attention de leurs petits-enfants; l'autre chez Boreal, *La Vallée des enfants*, destinée à un public de 8 à 12 ans environ; le troisième aux 400 coups, un conte illustré intitulé *Un arbre*. «*J'ai plus d'idées que je peux en utiliser*», dit celle qui écrit pour s'amuser. «*Dans mes livres, il y a beaucoup d'action et de l'humour. C'est génial quand c'est fou! J'aime ce qui est farfelu, absurde. Je n'ai pas la fibre pédagogique très développée. D'ailleurs, je suis allergique aux téléromans!*» Dans une boîte à chaussures vide rebaptisée «Boîte à idées», Henriette Major conserve sur de petits bouts de papier les idées qui lui viennent. L'une d'elles a été directement inspirée par sa petite-fille Marion. «*Je lui ai demandé ce qu'elle dessinait. — Un orphelinat. — Ah oui? Et c'est quoi, un orphelinat? — Une maison pour les parents qui n'ont pas d'enfants.*» L'orphelinat pour parents s'est bien sûr retrouvé dans la boîte à idées.

Cette fille de musicien voulait étudier les beaux-arts. Ses parents, horrifiés, ont refusé. Pensez-vous! Des âmes perdues! des modèles nus! Henriette Major a donc fait l'école normale, mais aussitôt qu'elle fut financièrement autonome, elle s'est inscrite aux cours du soir des beaux-arts. A-t-elle une idée? Elle passe à l'action. «*Un printemps, raconté-elle, trois de mes livres sortaient en même temps à Paris, chez trois éditeurs différents. Or toutes les maisons ont des connotations politiques, lâ-bas. Par exemple, Bayard est associé aux catholiques et La Farandole aux communistes. Mais moi, je ne m'occupe pas de ça. Je prends le téléphone et rejoins le Centre culturel québécois à Paris pour leur proposer un lancement. Il y a plein de monde. Un journaliste me dit: — Alors, madame, on mange à tous les râteliers? Je lui réponds du tac au tac: — Non, monsieur. Moi, je fais plutôt comme Larousse, je sème à tous vents!*»

Pour le lancement de *100 comptines*, la jeune doyenne a refusé de rester sagement assise à attendre les demandes de signature. «*Je ne suis pas Céline Dion, dit-elle presque offusquée. Les gens ne viendront pas à moi comme à une vedette! Il faut créer un événement!*» Elle a alors proposé une fête de la comptine, un programme d'animation d'une heure en présence des illustrateurs. Ceux-ci exécuteront sur place des dessins pour les participants qui viendront dire une comptine au micro. La fête est évidemment gratuite. «*Tu peux amener tes parents*», précise l'invitation.

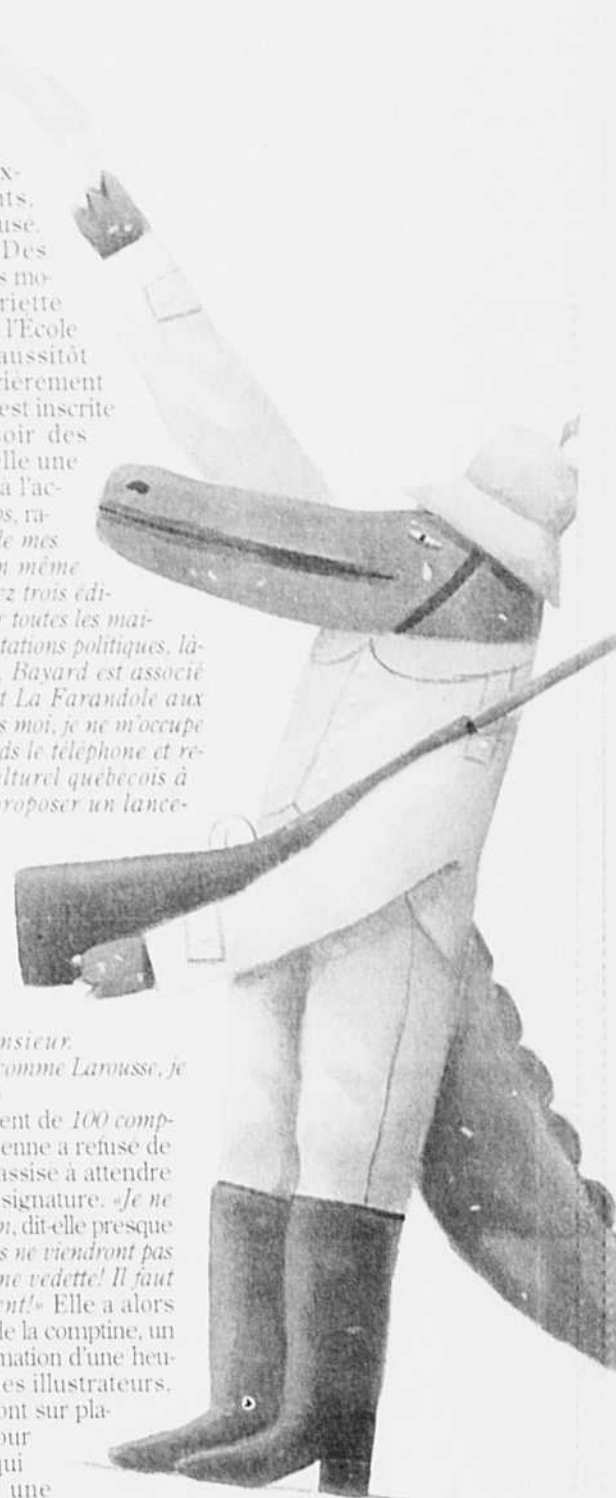


ILLUSTRATION LUC MELANSON

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

Recevez en prime

La memoria

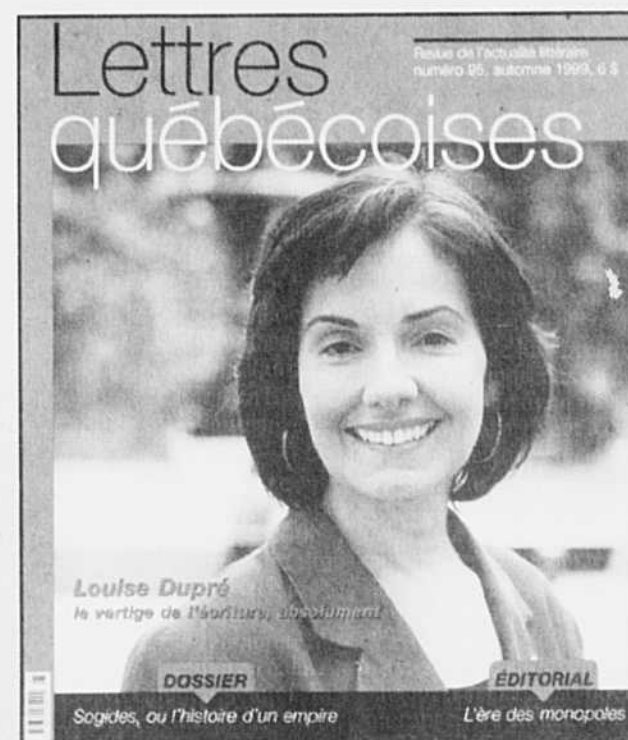
de Louise Dupré

(valeur 16 \$) avec un abonnement d'un an à Lettres québécoises

Abonnement 1 AN / 4 NUMÉROS 20 \$ (T.T.C.) en prime: **La memoria**

Entrevue: Louise Dupré

Dossier: Sogides, ou l'histoire d'un empire



NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT: ☐ CHÈQUE ☐ ☐
 NO _____ EXP. _____
 SIGNATURE _____ DATE _____



RETOURNER À: **Lettres québécoises**

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: xyzed@mblink.net

LES ARTS

ARTS VISUELS

Pot-pourri photographique

Plusieurs se demandent s'il sera possible de tout voir dans ce généreux Mois de la photo à Montréal (MPM). Pourtant, il n'est pas arrivé le jour où le MPM se fera aussi gros que son cousin parisien, dont le programme en novembre 1998 comprenait près de 80 numéros. Afin de contribuer à l'œuvre de marathonnien que demande le ratissage de l'événement, voici quelques recommandations. Chasse-galerie.

BERNARD LAMARCHE

LE REGARD PERPÉTUEL
PHOTOGRAPHIES, 1969-99

Arnaud Claass
Maison de la culture
Plateau-Mont-Royal
465, avenue Mont-Royal Est
Jusqu'au 3 octobre

Une exposition à ne pas rater est sans contredit la rétrospective du photographe français Arnaud Claass. L'accrochage très sensible du commissaire Franck Michel fraye, par une sélection de quatre-vingt images, dans 30 ans de production de Claass. Ce dernier, comme le rapporte fort à propos le commissaire, évolue dans «le sillage de la rupture produite par l'œuvre de Robert Frank» et cherche, depuis le début des années 70, à renouveler le genre du documentaire par une photographie plus sobre. Son objectif obéit aux règles libres de la flânerie plutôt que de se braquer sur l'événement. Claass est un photographe influent de l'histoire récente de la photographie française, comme en témoigne ce numéro entier que lui consacrait en 1988 la défunte revue *Les Cahiers de la photographie*.

L'accrochage permet de se familiariser avec neuf séries du photographe. Il permet de bien saisir deux manières distinctes avec lesquelles Claass a travaillé au cours d'une carrière toujours active. Le re-

gard photographique vagabonde, captant au hasard des moments la vie de proches qui se déroule, s'attardant à l'environnement immédiat du photographe, comme pour les séries *Continuités* (1982-85), *Silences* (1985-88) et *Enfances* (1988-90). Ailleurs, ce sont les règles de la composition qui exigent du photographe un regard davantage informé. Dans les *Paysages miniatures* et les *Paysages minutieux*, réalisés de 1977 à 1982, le petit format ouvre des fenêtres aussitôt saturées par des végétations denses, sans échappatoire, sans ligne d'horizon, sortes de coupes à blanc dans un paysage que les pouvoirs de la photographie cherchent à régénérer.

Parmi ces séries, la première, *Contretemps* (1968-77), donne des images saisissantes de New York et de Paris, parfois des perspectives vertigineuses, ailleurs des étendues à couper le souffle. Jamais ici, comme dans les autres séries, le regard ne tente d'imposer une quelconque forme d'objectivité. De-ci de-là, à travers la rigueur de ces séries, quelques images ressortent: ce visage émergent d'eaux dont on ne sait rien de l'étendue, cette enfilade d'espaces troubles prise dans des ruines où la lumière se fait trompeuse, d'immenses ombres articulant le paysage, etc. Dans cette exposition qui n'est faite que de fragments, il faut également saluer l'initiative de Franck Michel de ne pas avoir eu peur des murs vides. Ce dernier a su réserver quelques plages nues, autant de silences qui suggèrent



The Physiognomy of Dementia, de Paul Lowry

SOURCE MOIS DE LA PHOTO

l'absence d'autres images, d'autres moments.

L'EMPREINTE DU VIDE
(1997-99)

André Jasinski
Centre de diffusion Clark
1581, rue Clark, 2^e étage
Jusqu'à dimanche
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 520
Jusqu'au 2 octobre

Les expositions en plus d'un lieu sont toujours délicates à mener. C'est-à-dire d'une main de maître par

la commissaire Jennifer Couëlle, qui n'en est pas à ses premières armes en ce qui concerne le paysagiste belge André Jasinski. À la galerie Clark, ce sont de grands paysages rigoureusement composés que la commissaire a réunis. Ici, l'accrochage impeccable tire à lui la froideur analytique des paysages urbains que propose Jasinski. Dans ces images, le photographe se penche sur des lieux où l'homme s'est imposé non sans heurt aux forces de la nature. Ainsi, des lieux «impurs» sont dépeints, où la présence de l'homme s'est autrefois fait sentir et où ses interventions irréversibles sont depuis laissées à l'abandon. Ces images prises en Belgique et à la

pointe de Lévis, au Québec, malgré le travail appréciable de la commissaire, en dépit de la technique du photographe qui nous semble irréprochable et bien que des atmosphères et des affects aient été soigneusement mis en scène par Jasinski, peuvent lasser. Le souci de documenter ces sites hybrides semble soumis aux impératifs de la composition. Il en résulte à nos yeux des images quelque peu affectées.

À la galerie Trois Points, le photographe pose son regard sur des paysages dévastés de la Tchéquie. Le résultat? Des images oscillant entre l'abstraction, grâce aux détails foisonnants ravalés par le noir et blanc, et un «exotisme un peu lunaire», écrit Couëlle. Le photographe retient davantage notre attention par des paysages urbains, des nocturnes.

Dans une immobilité menaçante, Jasinski prend des lieux *ready-made* et les rend tels des décors fantastiques. Des façades de fenêtres s'illuminent comme si elles avaient été aménagées en vue de la photographie. Les blancs de ces nocturnes se confondent à la blancheur du papier, ajoutant à un effet d'artificialité. Envoutant.

COMMEDIA:
THE PHYSIOGNOMY
OF DEMENTIA

Paul Lowry
Galerie B-312
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 403
Jusqu'au 9 octobre

Dans un tout autre ordre d'idées, mais alors là tout à l'opposé du spectre des affects, les œuvres réellement fascinantes de Paul Lowry remontent aux vieux fantasmes dix-neuviémistes de pouvoir saisir, par une science obscure et désormais obsolète — la physiognomonie —, le carac-

tère et la psychologie des gens tels que révélés par les traits de leurs visages. Les physiognomonistes croyaient ainsi pouvoir identifier les criminels par leur seul faciès. Remontant à cet épisode de l'histoire du mysticisme, Lowry reprend l'idée, discutée, que la surface des choses porte les signes de ce qui se trame sous elle. Ainsi, l'artiste se fait le chasseur de réalités dont le visage se ferait le relais. Ses images sont à la croisée des voies poursuivies par les portraits du photographe Joel-Peter Witkin, lequel affiche un goût prononcé pour le grotesque et le monstrueux, et la peinture d'Arnulf Rainer, qui manipule et tord sa propre figure dans l'effusion de cruelles expressions. La plupart des images violentes de Lowry sont des autoportraits.

Partant du principe que la physiognomie du visage serait porteuse de réalités cachées, Lowry s'évertue, avec une virtuosité dont on n'a pas idée, à transformer violemment sa propre figure. Les chairs sont étiées, déchirées même, le corps devient le produit de conduits machiniques aux fonctions innommables. De cette manière, c'est le corps de la photographie qui se voit attaqué, criblé de sutures, devenu l'objet de multiples tortures. Lowry ajoute un chapitre au livre de la représentation de la démence, dont la rédaction a débuté dès l'invention de la photographie, semble-t-il, et à laquelle la fin du dix-neuvième siècle a largement contribué, avec les images prises par Albert Londe à l'hôpital de la Salpêtrière.

Ainsi, Lowry s'incruste au cœur de la question maintes fois soulevée par la photographie, une conception centrale dans l'histoire du portrait, cette idée que la photographie peut faire accéder à des réalités intérieures, psychologiques ou spirituelles. Par ses manipulations, Lowry se construit une personnalité repoussante, pour laquelle son visage trépidant et ravagé est posé, tel un écran. Les tourments de l'âme sont retournés comme autant de gants et le visage se moule aux douleurs ainsi matérialisées.

Cette exposition des plus intéressantes ajoute une dimension cruciale au thème du Mois de la photo, en retournant à un volet obscur de l'histoire du documentaire, proposant des images souvent brutales mais combien fondamentales. À Montréal, Lowry est l'un des rares photographes à fouiller avec autant d'aplomb les côtés sombres de la psyché. À voir. Malheureusement pour nous, les images de Lowry sont diffusées au compte-gouttes.

le mois de la photo à montréal

présente en collaboration avec

le MARCHÉ
BONSECOURS

TROIS expositions
dans le cadre
du volet thématique
**LE SOUCI
DU DOCUMENT**

JUSQU'AU 17 OCTOBRE
OUVERT TOUS LES JOURS DE 10 H À 18 H
LE MERCREDI OUVERT JUSQU'À 20 H

L'évocation du commissaire Pierre BLACHE
Habiter le présent de la commissaire Marie-Josée JEAN
Donigan Cumming : Moving Stills
Lights in the city, une intervention d'Alfredo JAAR
dans la coupole du Marché Bonsecours

pour les JOURNÉES DE LA CULTURE,
des visites commentées par les commissaires
les 24, 25, 26 septembre à 14 h

Kiosque d'information générale du
MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL



Marché Bonsecours

350, rue Saint-Paul Est
Montréal, Québec

Info : (514) 390-0382
www.cam.org/~vpopuli



Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

L'IDM assure une présence québécoise à Sydney Design '99

Du 27 au 29 septembre prochain se tiendra le Sydney Design '99, un des événements les plus attendus sur le plan international en design. Et l'Institut de Design Montréal sera de la partie!

À l'approche du nouveau millénaire, Sydney Design '99 a pour but de favoriser les échanges et la réflexion sur le design. Plus d'une cinquantaine de conférences et une importante exposition sauront monopoliser l'attention de tous les intervenants du milieu. On attend effectivement des délégués de 50 pays.

Le Design Institute of Australia (DIA) et la Australian Graphic Design Association, hôtes de l'événement, accueillent par la même occasion les congrès de trois organisations internationales de design :

-International Council of Graphic Design Association (ICOGRADA);
-International Council of Societies of Industrial Design (ICSID);
-International Federation of Interior Architects/Interior Designers (IFI).

Dans le cadre de sa mission, qui consiste à promouvoir le design en tant que valeur économique et à faire de Montréal un centre de design de calibre international, quoi de plus naturel pour l'IDM que de participer à des manifestations de l'envergure de Sydney Design '99 pour favoriser le rayonnement des designers d'ici sur les scènes locale et internationale... L'IDM assurera donc une présence québécoise à Sydney Design '99 par une participation active aux congrès et à l'exposition.

Des créations québécoises ayant reçu des distinctions internationales seront présentées au public australien. On compte entre autres le **tapis roulant multimédia** (Aerobic Technologies inc.), un appareil de conditionnement physique qui intègre la technologie multimédia dans son mode de fonctionnement. **AngelCare** (Angel & Co.), un moniteur de son pour nouveau-nés équipé d'un détecteur de mouvement qui émet un signal d'alarme dès que l'enfant arrête de respirer, le **système AudiSee** (AudiSoft Technologies inc.), un appareil audiovisuel destiné à améliorer la compréhension en classe des malentendants, et le **Système Jardibac** (Plastique DCN inc.), constitué de boîtes en plastique moulé représentant une alternative à l'environnement naturel dans le domaine de l'horticulture.

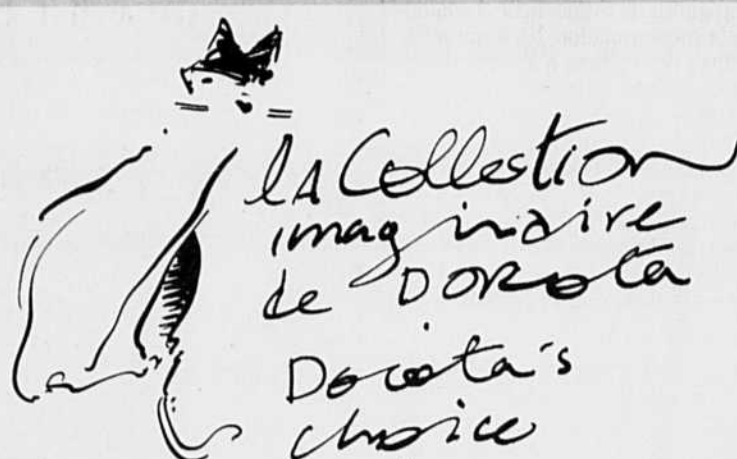
Jusqu'au 2 octobre

Henry Moore

Œuvres sur papier, 1970 - 1983

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h



LES ARTISTES

MILA ARMATA • JEAN BRILLANT • ART BRUT • BURT COVIT •
CHARLES DAUDELIN • SUSAN EDGERLEY • PAUL FENNIAC • RANDALL
FINNERTY • TOM HOPKINS • PETER KRAUSZ • MARK LANG • MILAN & EVA
LAPKA • DAVID MOORE • RICHARD MORIN • LOUIS MUEHLSTOCK • FRANK
MULVEY • JEAN-PIERRE PERRAULT • DINA PODOLSKY • LEV PODOLSKY •
BRUCE ROBERTS • BENOIT SAITO • SEYMOUR SEGAL • TOONOO SHARKEY •
JORI SMITH • DENIS ST-PIERRE • TOLIE STEINHOUSE • ANDREA SZILASI •
FRANCIS D. TORRES • IRENE F. WHITOME • BARBARA ZAKRZEWSKA

CONFÉRENCE LE 27 SEPTEMBRE À 17H

L'EXPOSITION SE POURSUIT
JUSQU'AU 3 OCTOBRE

LES IMPATIENTS

100, SHERBROOKE EST, 4^e ÉTAGE

TEL.: 514-938-0731 • 514-842-1043

EXPOSITION

JACK
BUSH

1909 - 1977

LES ANNÉES 60

DU 25 SEPTEMBRE
AU 30 OCTOBRE 1999

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail: wadgorce@total.net

Web: http://www.total.net/~wadgorce

Espace d'art et d'essai contemporains
10^e anniversaire

Joan Fontcuberta

Fauna secreta

MUSÉE REDPATH

Hémogrammes

OCCURRENCE

JUSQU'AU 17 OCTOBRE

Remise des dossiers
pour saison 2000-2001
4 octobre

Information :

Lili Michaud, 514-397-0236

460, RUE STE-CATHERINE OUEST, ESPACE 307
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3B 1A7
TEL.: (514) 397-0236 / TÉLÉC. (514) 397-8974
COURRIEL: OCCURRENCE@VIF.COM

IDM

Galerie



OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :

du samedi au mercredi, de 10 h à 18 h.

du jeudi au vendredi, de 10 h à 21 h.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Chroniques du banal

LA COULEUR DU CONFORT

Galerie Vox, espace 320
et espace 705
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 3 octobre

BERNARD LAMARCHE

Chaque Mois de la photo de Montréal, à l'instar de plusieurs manifestations de la même amplitude dans le monde, fournit un espace de visibilité important aux pratiques émergentes, aux artistes et aux photographes dits de la relève. L'actuelle édition ne fait pas exception à la règle. Sans qu'elle soit nommément présentée comme privilégiant la relève, l'exposition *La Couleur du confort* réunit des jeunes photographes ayant grandi dans les années 60 et 70 et dont la pratique s'est épanouie dans les années 90. Contrairement à l'habitude dans ce genre de manifestations, alors que la relève est regroupée sous la bannière «morceaux choisis», avec la fragmentation et la discontinuité comme principes rassemblés, l'exposition mise sur pied par la photographie et commissaire Elène Tremblay propose une approche thématique. Autour de considérations sociales, *La Couleur du confort* convie en deux espaces des productions de neuf photographes: Karin Bubas, Susan Dobson, Karin Geiger, Chris Gergley, Alan Hoffman, Eric Lamontagne, Jule de Niverville, Maureen Rodrigues-Labèche et Caroline Swelling Teo.

L'axe Montréal-Vancouver

Par un effet curieux qui ne peut être uniquement dû au hasard, l'exposition polarise la scène des arts visuels au Canada sur un axe Montréal-Vancouver. Tout se passe comme si, afin de sortir de l'habituel panorama géographique qui pendant des lustres a tenu lieu d'histoire de l'art canadien, Tremblay avait fait se mouler la pratique des arts à la devise du pays. Tous les artistes de l'exposition vivent ou pratiquent à Vancouver ou à Montréal, à l'exception de Susan Dobson, établie à Oakville, en Ontario. Celle-ci se révèle l'un des participants les plus intéressants, avec ses alignements de maisons identiques en cours de construction, des images qui rendent la ruine des boisés autrefois existants dans ces sites maintenant livrés au sabotage de l'architecture «fast track».

Malgré son approche thématique et la permission plus que salutaire que Tremblay s'est donnée de faire des choix (quitte à laisser en plan certaines tendances, fussent-elles fortes), la commissaire contribue implicitement à la reformulation du fantasme géographique unificateur de la scène des arts canadiens, au moment où l'axe Montréal-Vancouver se substitue à la géographie expansive mise en récit par l'histoire. Doit-on rappeler que celle-ci commence habituellement par le très nationaliste Groupe des Sept et son mythe nord de l'Ontario avant de compléter son périple du côté de Victoria,

de s'élargir à Montréal, de s'arrêter à London, etc.?

L'histoire de l'art canadien, sous sa forme traditionnelle, est calquée sur un des mythes fondateurs du Canada, le fameux *coast to coast* et le credo régionaliste qui le sous-tend. À cet égard, la lecture d'un article de l'historienne de l'art Johanne Lamoureux, dans un ancien numéro de la revue *Parachute* (n° 81, janvier-février-mars 1996), permet de bien saisir les enjeux politiques de cette épineuse question, en même temps qu'il fournit une belle réflexion sur les paramètres en acte dans la manière insistante qu'ont certains historiens de l'art canadien de construire l'histoire.

Or, il ne s'agissait pas de produire ici un panorama de la pratique de la photographie canadienne émergente. Rien n'annonce un désir d'exhaustivité dans ce projet. Il demeure qu'un sous-texte géographique se dégage nettement, ce qui autorise à soulever quelques interrogations quant à la méthode de la commissaire.

La couleur, le confort

Le choix des artistes de la présentation semble justifié, du moins en partie, par un profond désir de jeter un regard sur l'urbanité, plus précisément sur les contrecoups de la vie métropolitaine. C'est peut-être pourquoi Montréal et Vancouver, première métropole du pays et celle qui lui souffle dessus à l'aube du nouveau millénaire, se trouvent mises en rapport par la commissaire. Ceci n'explique forcément pas cela, mais ces deux aspects résonnent de considérations communes.

On ne peut pas dire que l'exposition soit particulièrement enlevante, néanmoins, pour des raisons qui nous traversent encore, son effet est persistant. Beaucoup des artistes de la sélection témoignent réellement, comme l'écrit la commissaire, d'une «curiosité informée» et possèdent une «très grande culture de l'image et de ses procédés». Il n'empêche que le fait de réunir ces productions a pour conséquence de niveler quelque peu leur discours plutôt que de mettre en évidence leurs particularités. Sauf exception, par exemple Alan Hoffman et ses jeux inquiétants sur la mise au point dans l'image et, peut-être, Eric Lamontagne et ses boîtes lumineuses, ce qui varie dans ces représentations se réduit essentiellement aux sujets abordés par les artistes. Il en résulte un télescopage entre le fait de montrer et l'effet de cette mise en image. Le regard photographique se poserait sur les sujets, tous à saveur sociale — les banlieues-champignons, la domesticité, l'opulence de la consommation, les devantures répétitives des édifices à appartements, les adolescents, l'errance de «jeunes gens en mal d'activités», etc. —, selon un impératif de suspension du jugement, du commentaire ou du point de vue des photographes.

Ces images semblent montrer des décors dont il n'existe pas d'envers. On ne photographie pas pour exacerber l'artificialité des décors et des situations.



SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Lots 1-12, de la série *Home Invasion*, 1998, de Susan Dobson

Au contraire, ces photographies ne modifient pas le regard que nous portons autour de nous, elles ne le découpent pas, ni ne cherchent à montrer ce que nous oublions de voir quotidiennement.

Dans la majorité de ces images, la photographie se fait volontairement transparente, essentiellement descriptive, très peu analytique ou narrative. Comme si le seul fait de montrer était de teneur politique, une conception de plus en plus en vogue dans le champ de l'analyse de l'image mais qui n'est pas sans comporter quelques problèmes. Ici, la banalité des sujets s'accorde à celle des procédés de l'image. Reste alors un regard informé sur le monde, mais qui n'informe à son tour que très peu.

L'effet est retors: plutôt que de tenter de produire des images qui se démarquent les unes des autres, les artistes en proposent qui deviennent remarquables de banalité. C'est peut-être la raison pour laquelle on ressort perplexe de la visite d'une exposition qui

est peut-être plus efficace que ce qu'on aurait cru au départ. La critique de la profusion des images devait-elle passer par la phagocytose de ses procédés les plus écœurés? Les images ici présentées conservent une facture amateur, mais précisément dans ce que la photographie d'amateur tente souvent de réaliser, à savoir la séduction par une sophistication accrue, à en juger par l'évolution technique de cette pratique au cours des dernières années. Comme si ces artistes cherchaient à ne pas produire d'images particulières, plus mordantes, montrant volontairement ce qu'on sait déjà. D'où la perplexité de notre regard.

Il se dégage de ces images un terrible sentiment d'aliénation. Celui de gens et de situations documentées par les photographes, mais aussi celui de l'image, prisonnière des codes qui la déterminent dans ses divers usages, qu'ils soient publicitaires, privés ou documentaires. Cette seconde réalité n'est pas des plus commodes pour qui-

conque cherche les traits singuliers d'une image. Ainsi, l'exposition soulève

moult interrogations: insistante, elle fait lentement son travail.

La parysse

Depuis décembre 1980

Afin de souligner le mois de la photo à Montréal 6^e édition 1999

Une simple collection.

Oeuvres photographiques.

Histoire de coups de cœur.

Projet in situ réalisé par Martin Lord et Daniel Mireault

Tapisserie morcelée en photographies couleurs d'un mur mémoire

Angelo Barsetti, Jean-François Bérubé, Catherine Bolduc, Mark Boudreau, Geneviève Cadieux, Marie-Josée Desrochers, Jules De Niverville, Suzanne Girard, Jennifer Gordon, Angela Grauerholz, Michel Lamothe, Dominique Malaterre, Jacques Perron

302 rue Ontario Est, Montréal 514.842.2040

André Hénault Art Actuel

MICHEL PIMPARÉ

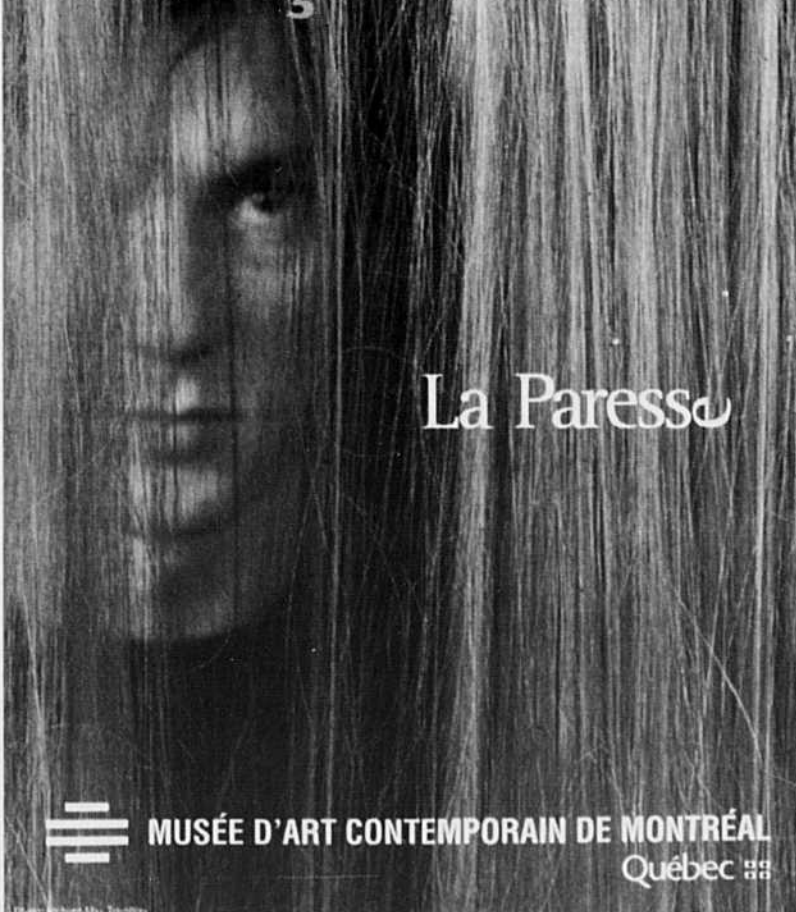
juste avant le hasard

vernissage : le samedi 2 octobre dès 14 h

du 2 au 30 octobre 1999 du mer. au sam. de 12 h à 18 h

espace 528 372, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal 514.598.5075

FRANÇOIS GIRARD



La Paressse



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Québec

Jusqu'au 24 octobre 1999

Une installation du réalisateur du *Violon rouge*

Musée d'art contemporain de Montréal

185, rue Sainte-Catherine Ouest

Montréal (Québec)

Métro Place-des-Arts

Renseignements : (514) 847-6226

www.macm.org/laparesse.htm

Une présentation de LES ARTS

du Maurier



Pentacom SCOR

MONTREAL TELEGRAPHE

1999 Septembre
Octobre
Novembre
Décembre
2000 Janvier
Février

Mars
Avril
Mai

Juin

Cynthia Girard
Jean-Pierre Séguin
Roland Poulin
Diane Gougeon
Jean-Pierre Gilbert
Stéphane La Rue
Raymond Lavoie
Guy Pellerin
Dominique Blain
Monique Régimbald-Zeiber
Jean-Pierre Gauthier
Raymond Gervais
John Heward
Jocelyne Allouche
Éva Brandl

206, rue de l'Hôpital
Vieux-Montréal H2Y 1V8
Métro Place-d'Armes

Saint-Jérôme - Laurentides
MYTHOLOGIE DES LIEUX
SYMPOSIUM INTERNATIONAL
Art contemporain et multidisciplinarité
du 11 au 26 septembre 1999
Place de la Gare
Réalisation
FONDATION DEROUIN
Centre d'exposition du Vieux-Palais
et la Ville de Saint-Jérôme

Jacques de Lonnacour	Tatiana Montoya	Roberto Parodi	Carlos Uribe	Milton Becerra	Maria Anna Parolin	Libby Hague
Paul Grégoire	Collectif TCHOU	Guy Nadeau	Pâte chinois	Nicole Brossard	Guy Huneault et Louis Leticq	Jocelyn Bérubé

PARADE ET MISE A FEU DES ŒUVRES DU SYMPOSIUM

samedi 25 septembre de 19 h à 21 h

En cas de pluie, remis au dimanche 26 septembre

Samedi, 25 septembre de 19 h à 21 h,

à la Place de la Gare, Saint-Jérôme

- Parade des sculptures réalisées par des artistes de Colombie, du Venezuela, du Mexique, de l'Alberta, de l'Ontario et du Québec lors du symposium «Mythologie des lieux»
- Spectacle de marionnettes géantes
- Grand feu du symposium, mise à feu des sculptures en bois et en papier par un abasourdissant cracheur de feu
- Danse contemporaine sur la mythologie du feu par la troupe Instant Danse
- Spectacle de Jocelyn Bérubé, musicien et conteur

Dimanche, 26 septembre de 13 h à 17 h,

à la Place de la Gare, Saint-Jérôme

- Pique-nique et rencontre avec les artistes du symposium
- Danse contemporaine sur la mythologie du feu par la troupe Instant Danse
- Concert performance de musique actuelle par le duo Pâte chinois (Guy Pellerin et Julien Grégoire)

Informations : (450) 432-7171

Internet : www.laurentides.net/cvcp



Ministère de la culture et des communications du Québec



Musée d'Art Contemporain de Montréal



Ministère des relations internationales du Québec



Hydro-Québec



Banque Nationale



Centre d'exposition du Vieux-Palais

LE DEVOIR

Je vous en avais parlé comme de l'événement alternatif de la rentrée, le pow-wow de la récupération du patrimoine industriel urbain, la voici la voilà: *Utopia*, la nomade. Une porte ouverte sur l'utopie dans un monde qui en manque terriblement: *Utopia*, la belle. Applaudissons, car peu d'événements auront à ce point stimulé les neurones et proposé un regard prospectif aussi incisif sur l'art de vivre la ville.

JACQUES MARTIN

Utopia, c'est en fait un laboratoire de recherche-crédation sur ce que ses créateurs appellent tout bonnement «l'art du trou», lequel n'a rien à voir avec l'art du trou de... vous savez quoi.

En réalité, l'affaire est sérieuse et prend ses racines dans l'activisme culturel urbain amorcé il y a quelques années par le collectif Farine orpheline cherche ailleurs meilleur. L'acte vise à dénicher, «dans un trou du tissu urbain», des non-lieux culturels, des espaces abandonnés et à réinterpréter les traces d'un passé oublié, transformant au passage chaque artéfact de la culture industrielle en véritable «icône contemporaine». La poésie contenue dans chacune de ces réinterprétations joue de plus l'incroyable rôle de catalyseur communautaire. Rôle auquel la SIDAC de la rue Ontario et la ministre de la Métropole, Louise Harel, n'ont pas hésité à s'associer, soutenant d'ailleurs les Marie-France Bojanowski, Christophe Flammarion, Martin Pelletier, Pierre-André Vézina et Marc Paradis, protagonistes d'*Utopia* et de Farine orpheline...

L'appel des genres

Plusieurs expérimentations ont lieu dans le cadre d'*Utopia*. Des parcours à suivre, des installations et des mises en son et en lumière, des maquettes virtuelles et matérielles proposant des idées pour la revalorisation de cette friche industrielle, des installations paysagères, architecturales et picturales viennent encadrer les performances de plusieurs artistes, dont celles du groupe Mobile Home. Têtes de porc et de cheval au rendez-vous.

Depuis mercredi et jusqu'à demain soir donc, c'est une vingtaine de mini-événements plurimédias qui se déroulent à Montréal, sur le site même et autour de l'ancienne usine de papiers peints de la Watson & Foster. Comme geste de récupération du patrimoine industriel, il n'y a pas d'exemple plus séduisant et moins réducteur. Au rôle traditionnel d'espace pour lofts «à vendre» auquel on confie inévitablement nos anciens édifices — quand ce n'est pas pour les démolir tout simplement —, *Utopia* oppose la mixité des genres et la créativité productive.

L'art de voir et de montrer

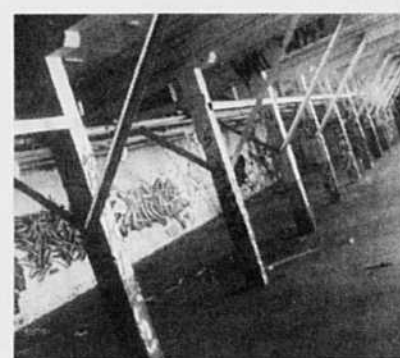
La fiction, consubstantielle à l'utopie, n'a jamais eu autant de moyens de s'exprimer qu'en cette fin de siècle. Tout est possible, et pour pas cher, à ceux qui veulent diffuser leurs idées. Le collectif *Utopia* souhaite donc explorer toutes les facettes du geste diffuseur plurimédias: archivage des pièces à conviction, vitrine virtuelle d'*Utopia* sur Internet (www.farineorpheline.qc.ca), lancement de la TéléUtopia, témoignages photo et vidéo des coulisses de la cité utopique, publications imprimées et numériques à venir et création de laboratoires de recherche-crédation en art techno et en art médiatique. Même une piste d'atterrissage pour ovnis a été installée à proximité de l'immeuble. Tout est fin prêt pour accueillir la crème de la crème des cerveaux de l'univers lors d'une table ronde historique tenue en différé sur le site même de TéléUtopia.

A elle seule, TéléUtopia constitue un événement incontournable où l'on pourra expérimenter la mise en réseau simultanée et condensée de tout *Utopia* en liaison avec son quartier, sa ville, sa planète et l'univers. Acte provocateur de vulgarisation médiatique dans un cadre de globalisation des communications, de l'art vidéo et de l'art électronique, TéléUtopia cherche entre autres à rejoindre la population de son quartier, soit celui d'Hochelaga-Maisonneuve. A elle seule, cette intention lui confère toute sa légitimité.

FORME



SOURCE UTOPIA



L'art de mettre en valeur

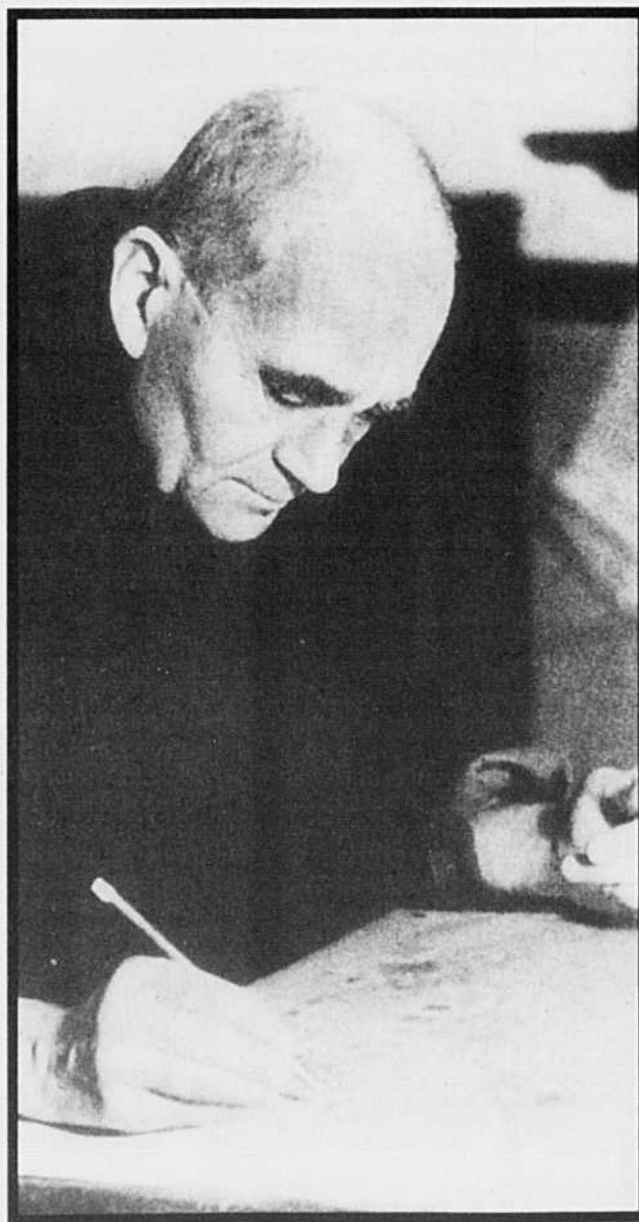
La présence d'*Utopia* et le travail de nettoyage et de revalorisation des espaces ont eu un impact certain sur la valeur du bâtiment, à tout le moins aux yeux de leur «mécène» et propriétaire actuel des lieux, M. Perlmutter, qui, après avoir permis à notre troupe d'illuminés d'investir les lieux pendant les six mois que dura le projet, est en train de reconstruire ce magnifique espace en condos (à vendre, bien entendu). Farine orpheline... ne sait d'ailleurs pas si elle devra se chercher «un ailleurs encore meilleur» à la fin de l'événement ou si son mécène saura voir la richesse présente dans cette cohabitation des genres. Choc du paradoxe pour l'équipe d'*Utopia*? Seuls les extraterrestres le savent.

Mais comme le fait remarquer Marc Paradis, directeur du collectif *Utopia*: «Quand on est arrivés ici il y a six mois, il n'y avait rien. Ou plutôt, c'était tellement plein, qu'on n'y voyait rien. On a fait la preuve qu'il peut y avoir des notions de coût, d'intérêt et de valeur associées à des gestes de mise en valeur du patrimoine au profit d'une communauté généralement en difficulté. *Utopia* nous permet de réfléchir à la dynamique de l'immobilisation et il est clair qu'un geste comme le nôtre accélère la gentrification et la valorisation des lieux abandonnés. L'expérience doit se poursuivre. D'ailleurs, on aimerait bien que la Watson & Foster devienne notre «quartier général», une rampe de lancement pour des interventions ponctuelles similaires à plus vaste échelle.»

Il faut espérer que le bon sens lui donne raison et qu'*Utopia* continue d'investir plus massivement encore notre pâle et grise urbanité.

Utopia se déroule jusqu'à demain soir au 2055, Pie-IX, à Montréal. Juste à côté du Village des valeurs.

Dom Bellot, moine et architecte



SOURCE NORMA EDITIONS

traditions néerlandaises, mauresques et égyptiennes. Malgré tout, dom Bellot demeure un adepte convaincu du modernisme.

«Si, pour les Français, dom Bellot a «innové dans la tradition», pour le Québec il a plutôt contribué à l'avènement de la modernité en architecture, privilégiant notamment l'utilisation de la structure en béton et les panneaux de fibrociment dans des bâtiments religieux. On sent l'intérêt profond pour les techniques constructives et une architecture rationalisante chère aux modernes, mais à un niveau plus humain, où la couleur devient un élément essentiel de l'architecture. De plus, il y a une présence de l'enveloppe, une matérialité qui est omniprésente dans tous les projets de dom Bellot.»

«Dom Bellot était un architecte européen avant la lettre, continue la professeure France Vanlaethem, commissaire invitée, et je dirais même un des premiers architectes internationaux. Dans ce contexte, il est grandement intéressant de mettre ses deux réalisations québécoises, le dôme de l'Oratoire Saint-Joseph et l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, dans la perspective de son œuvre. Son intérêt pour les nouveaux matériaux et son impact sur le renouvellement de l'art religieux au Québec se sont avérés fondamentaux.»

Ajoutons que le dôme de l'Oratoire Saint-Joseph, œuvre méconnue des Québécois, s'est révélé, avec son système de double coupole, tout à fait innovateur pour l'époque.

L'exposition *Dom Bellot, moine et architecte* — Son œuvre européenne et ses réalisations au Québec est présentée au Centre de design de l'UQAM, en collaboration avec l'IFA de Paris, jusqu'au 10 octobre. Des conférences seront données par Claude Bergeron, professeur et historien, et Dan Hanganu, architecte bien connu à qui l'on doit notamment la réalisation de l'abbatiale à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, dernière pierre du plan d'ensemble conçu par l'architecte dom Bellot avant sa disparition en 1944. Enfin, exceptionnellement ce week-end, il est possible de visiter l'exposition en bénéficiant des visites commentées dans le cadre des Journées de la culture. Pour renseignements: (514) 987-3396

Jacqmartin@mlink.net

Conférence internationale FERDIE sur le design d'intérieur



Aldo Zoli | Din Associates

Lundi 27 septembre 1999 à 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal.
2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Entrée libre, aucune réservation.
Métro Université de Montréal.
Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit.
Renseignements : 514.272.2777

DOMCO

ANTRON
Une exclusivité de DuPont

AIR CANADA

BDO

interieurs

ILL

Université de Montréal

Parcours de l'enseignement

Ville de Montréal

Le Fonds d'études et de recherches en design intérieur de l'Est remercie ses commanditaires

DOMCO
DUPONT ANTRON
AIR CANADA
BANQUE DE DÉVELOPPEMENT DU CANADA
INTERIEURS
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
VILLE DE MONTRÉAL
ARC COM FABRIC
BEAULIEU CANADA
BOUY
BUREAU SPEC
BUREAU PLAN
BUREAU VISION
CONSTRUCTION ANNOV
CONSTRUCTION ANCOR
COUVRE PLANCHERS LABROSSE
FORMICA CANADA
GROUPE AMEUBLEMENT FOCUS
GROUPE LACASSE
HARRINGER
HAWORTH

HERMAN MILLER
ISAMAX MOBILIER DE BUREAU
J.C.B. ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
KNOX
LE CHASSEUR BRUCE CHARBONNEAU
LE GROUPE GLOBAL
LE GROUPE OFFICINA
LES MOULINS DE TAPIS CROSSLEY
LES TAPIS ASPECT
MANVINGTON
MARFOLIA CONSTRUCTION
MENUSIERES MONT-ROYAL
PATELLA MANUFACTURER
PELLICANO SPEC
PAR DESJARDINS CONSTRUCTION
SICO
SOLIFLEX CANADA
STANDARD DESK
STELLAR
STONIX
TAPIS NATIONAL
TAPITEC/SHAW GROUPE COMMERCIAL
TAPIZ
TEKNIKON
TRIUM MOBILIER DE BUREAU